

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
la deuxième et dernière partie du roman : L'IDYLLE PASSIONNÉE, par M^{me} Yvonne Schultz

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 11 FÉVRIER 1928

86^e Année. — N^o 4432.

Gaston SORBETS, rédacteur en chef.



Le jeune sultan Moulaï Mohammed faisant, par Bab Mansour, son entrée solennelle à Meknès, la ville aux belles portes.
UN TABLEAU DE PEINTRE ORIENTALISTE RÉALISÉ PAR L'OBJECTIF

Phot. Flandrin. — Voir l'article et les autres photographies pages 131 et 132.

ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

LA SECONDE DESTRUCTION
DE ROME

Le monde est plein d'étranges contradictions. Autrefois, dans les classes supérieures de toute l'Europe, nombreux étaient ceux qui savaient le latin et aimaient lire dans le texte original les écrivains de Rome. Aujourd'hui, le latin n'est plus connu que de ceux qui font profession de l'enseigner. Parmi leurs élèves, il n'en est pas un sur mille qui, ses études finies, n'oublie tout ce qu'il a appris et qui serait capable de lire une page de Cicéron ou une ode d'Horace. C'est ce qui explique pourquoi on publie depuis un certain temps tant de nouvelles traductions des auteurs anciens, avec ou sans texte. C'est la dernière chance qu'ont encore ces écrivains de demeurer dans la circulation intellectuelle.

On peut discuter si l'étude des langues classiques est utile ou non : mais le débat est superflu parce que les étudiants des deux mondes ont déjà résolu le problème d'une manière définitive. Ils étudient encore le latin et le grec dans la mesure où les programmes les y obligent, mais ils ne les apprennent plus. C'est la suppression des études classiques réalisée par en bas.

L'explication du fait semble aisée. Le latin et le grec relèvent de ce qu'on pourrait appeler une culture de luxe. Ils contribuent à donner du goût, des idées générales, de la souplesse d'esprit, de l'originalité, de la finesse. Ils ne servent ni à nourrir les hommes, ni à les habiller, ni à leur construire des maisons, ni à soigner leurs maladies. Nous vivons à une époque qui, dit-on, ne peut plus perdre de temps à acquérir une culture de luxe ; il faut travailler et produire si l'on veut vivre ; peuples et individus sont soumis à cette loi d'airain.

Mais l'explication est trop simple. Pendant des siècles l'Europe a pensé que l'élite de la société devait connaître le latin, presque comme une seconde langue. L'Europe était alors beaucoup plus pauvre qu'à présent. Si la richesse rend possible le développement du luxe, elle devrait l'encourager aussi dans la sphère de l'intelligence. Pourquoi, tandis que les autres luxes se vulgarisent, le luxe intellectuel déclinerait-il ?

Il n'est pas d'ailleurs démontré que le luxe de la culture soit aussi superflu que le sont en général ceux où la richesse se complaît et dont elle tire vanité. Un Etat ne peut pas être seulement un système d'intérêts matériels. Tous les Etats de l'Europe et de l'Amérique sont déchirés par de violents conflits économiques ; comment vivraient-ils si leur unité ne reposait que sur des intérêts discordants ? Il faut à chaque Etat un lien moral solide : la religion ou la littérature.

Pour des raisons complexes, la religion n'a plus aujourd'hui la force qu'elle avait autrefois, même dans les pays où elle ne se trouve pas en conflit avec la politique. Il faut donc renforcer par d'autres ces liens spirituels affaiblis. Un des plus forts est la littérature. Une nation, de nos jours, ce sont des hommes qui parlent la même langue, qui lisent et admirent les mêmes classiques. Il n'y a pas de véritable nation sans une littérature.

L'importance politique de la littérature augmente à mesure que l'organisation sociale se transforme en une œuvre de la raison, faite par les hommes et pour les hommes. Mais une littérature ne peut fleurir sans une élite douée de goût littéraire. Les vieilles humanités servaient

précisément à faire l'éducation littéraire de l'élite.

Un amateur de paradoxes pourrait à la rigueur soutenir qu'à l'époque des chemins de fer, des automobiles, de l'aviation, aucune culture ne répond à une exigence pratique plus immédiate que la culture littéraire. L'ordre social est aujourd'hui lié à cette culture beaucoup plus étroitement qu'aux âges d'intense esprit religieux.

Comment, dès lors, expliquer la décadence d'une culture qui semble si nécessaire ? Ajoutez que si la Grèce et Rome ne jouent plus qu'un rôle modeste dans l'éducation des élites, jamais l'antiquité n'a été l'objet de la curiosité et des préoccupations générales autant qu'elle l'est depuis cinquante ans. Aucune époque n'a créé tant de musées, pris à son service tant d'archéologues, dépensé tant d'argent dans les fouilles, reconstruit tant d'anciennes ruines. A mesure que l'esprit de l'antiquité devient incompréhensible, nous vénérions avec plus d'ardeur ses pauvres reliques.

Le prétendu esprit pratique des nouvelles générations ne suffit pas à expliquer toutes ces contradictions. Cette seconde destruction de Rome, que nous effectuons sans le savoir, doit avoir des raisons plus profondes. C'est la fin du grand mouvement de la Renaissance, provoquée par une nouvelle révolution plus grande encore, qui, depuis plus d'un siècle, change le cours de l'histoire. L'antiquité a pu, du quinzième siècle au dix-huitième, être le grand modèle de l'Europe pour la politique, la guerre, l'art, la littérature ; elle ne saurait l'être aujourd'hui. Une époque nouvelle a commencé ; si nous sommes toujours les continuateurs des Grecs et des Romains, nous ne pouvons plus être leurs élèves.

En quoi consiste ce changement de la civilisation, qui peu à peu nous détache de ces modèles tant admirés jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle ? Les civilisations anciennes concevaient la vie comme un effort enfermé entre des limites déclarées inviolables et dont le respect était imposé par les traditions, par la religion, par les mœurs, par les lois, par la sagesse, la pauvreté et la faiblesse des hommes. Nous concevons la vie comme un effort destiné à se développer jusqu'aux extrêmes limites du possible, dont personne ne sait où elles se trouvent et que tout le monde veut reculer, à mesure que les forces de l'humanité augmentent et que s'étend sa domination sur la terre et sur la nature. Les vieilles civilisations étaient des civilisations limitées ; notre civilisation tend partout à l'illimité. Les anciens, s'ils revenaient au monde, ne nous comprendraient pas ou ils nous prendraient pour des fous ; à notre tour, nous ne les comprenons le plus souvent qu'en les travestissant.

Les générations qui ont appris l'art de gouverner à l'école des révolutions et des guerres du dix-neuvième siècle, qui se sont habituées à voyager de par le monde en chemin de fer et qui maintenant apprennent à voler, n'imaginent même plus à quel point il leur est difficile de comprendre une statue grecque ou une ode de Pindare, les Géorgiques de Virgile, un dialogue de Platon, un chapitre des Evangiles, la politique du Sénat romain, le temps et la vie d'Auguste ou l'organisation sociale du moyen âge.

Admirer est souvent plus facile que de comprendre. Combien d'exemples on en pourrait citer dans tous les domaines de la vie, même en art et en littérature ! Pour que l'exemple soit plus clair et plus simple, j'irai le chercher dans l'histoire de Rome. Une des clefs de cette his-

toire est la politique, presque toujours anti-impérialiste, du Sénat romain. Il est impossible de comprendre les crises qui ont troublé pendant tant de siècles la République romaine, si l'on ne conçoit pas pourquoi le Sénat romain a redouté comme un danger les agrandissements du territoire et ne s'est décidé à devenir le maître du bassin de la Méditerranée qu'après avoir résisté tant qu'il a pu à son destin.

Mais, là encore, pour les modernes, la difficulté de comprendre est grande. Une telle politique nous semble une inexplicable aberration. Depuis un siècle, tous les Etats de l'Europe, grands et petits, considèrent comme leur premier devoir de s'emparer de tous les territoires disponibles, même quand ils ne peuvent pas les utiliser. Ils admirent l'ancienne Rome et ils voudraient la prendre comme modèle, justement parce qu'elle a réussi à réaliser un des plus fabuleux butins de conquêtes. Comment admettre qu'au centre de cet Empire la noblesse qui l'a fondé avait sur l'impérialisme des idées analogues à celles qui se retrouvent aujourd'hui dans les livres et les discours des pacifistes ? Le pacifisme du Sénat romain ne pouvait être qu'une ruse diplomatique !

Et pourtant, il n'est pas difficile d'expliquer ce paradoxe apparent quand on sait que l'Etat ancien n'était pas, pour ainsi dire, dilatable comme l'Etat moderne. En Europe et en Amérique, depuis la Révolution française, un nombre toujours plus grand de personnes cultivées, venant de toutes les classes, s'offre à chaque génération comme fonctionnaires ou comme hommes politiques. L'augmentation de la population, la diffusion de la culture intellectuelle, l'abolition des barrières légales entre les classes produisent cette abondance croissante de collaborateurs. Mais, si les Etats disposent à chaque génération d'un personnel plus abondant, ils se trouvent dans la nécessité d'agrandir continuellement leurs cadres, pour employer les capacités nouvelles.

Il n'en était pas ainsi à Rome. La noblesse — sénateurs et chevaliers — formait une classe limitée qui avait horreur de croître trop rapidement et qui d'ailleurs ne l'aurait pu, même si elle l'avait voulu. Elle cherchait à se renforcer, non par la multiplication, mais par l'épuration, c'est-à-dire par la méthode opposée à celle que les classes dirigeantes emploient aujourd'hui. Pour qu'une famille pût arriver à faire partie de la noblesse, il fallait à Rome tant de conditions différentes que la préparation d'éléments nouveaux était très difficile. La population croissait d'ailleurs plus lentement qu'aujourd'hui, ce qui contribuait à rendre plus rigides les cadres des classes dirigeantes.

Tandis que dans tous les Etats modernes le personnel augmente plus rapidement que l'Etat et que le nombre de ses fonctions, à Rome, dès que la république fut prise dans l'engrenage de la politique mondiale, l'empire se mit à croître plus rapidement que le personnel destiné à le gouverner. Tous les esprits sérieux le savaient et ils avaient peur des conquêtes, parce qu'elles accentuaient la disproportion entre la tâche et les forces. Il y a eu, en effet, un moment où Rome a failli être détruite par ce déséquilibre.

Mais la rigidité des cadres, qui est la clef de toute l'histoire ancienne, devient pour nous autres, habitués à des cadres toujours plus souples et dilatables, un mystère incompréhensible. Des écrivains et des penseurs célèbres ont déploré la facilité avec laquelle l'Etat moderne admet toutes les classes à l'instruction supérieure et au pouvoir, en montrant les inconvé-

nients que cette facilité produit. Ces écrivains et ces penseurs visent, en somme, à réclamer une organisation sociale semblable à celle qui existait à Rome, où l'on cherchait moins à multiplier le personnel politique qu'à l'avoir toujours d'une certaine qualité. Mais ils ont été peu écoutés, et je ne sais s'ils se rendent toujours compte que cette rigidité des cadres impliquerait pour les Etats modernes une considérable diminution de puissance. Un Etat semblable à la Rome antique ne pourrait augmenter ses armées, ses colonies, ses provinces avec la rapidité d'un Etat moderne. Si Rome avait dû faire, à un moment de son histoire, un effort militaire aussi intense et rapide que celui accompli par tant d'Etats, grands et petits, entre 1914 et 1918, elle aurait péri.

L'exemple que je viens de citer est un des plus clairs. Mais il en était ainsi de toute la vie antique, même de la littérature et de l'art. En art et en littérature, les anciens cherchaient une perfection, dont l'étalon devient pour nous chaque jour plus mystérieux. Quelques esprits solitaires et raffinés peuvent encore parvenir, par un effort d'imagination et de recherche, à le faire revivre en eux. Il serait absurde de prétendre que tous les hommes cultivés soient initiés à cette espèce de mystère esthétique. Il leur faudrait pour cela un milieu plus paisible que celui où nous vivons.

En somme, ce n'est pas tant l'existence d'une culture de luxe que sa forme qui est en cause. Le monde moderne a besoin d'une culture de luxe, mais il faut qu'il crée une culture adaptée à ses besoins. Il ne peut continuer à trouver cette culture dans l'étude de deux civilisations, dont chaque jour ses œuvres nient l'esprit.

Faut-il conclure que les humanités vont mourir et que la Grèce et Rome sont destinées à disparaître de notre culture ? Telle n'est pas la conclusion nécessaire des considérations qui précèdent. Si la Grèce et Rome ne peuvent plus être les modèles que nous devons nous efforcer de reproduire, elles peuvent nous rendre encore service, en devenant une sorte d'antithèse idéale de ce que nous sommes et, par conséquent, une manière de miroir où découvrir nos faiblesses.

Toutes les civilisations ont une faiblesse qui les ronge et qui les détruit, si elles la laissent agir trop librement. Une civilisation est forte ou faible selon que ses classes dirigeantes savent ou non en enrayer l'action. Mais, pour combattre cette faiblesse, il faut la connaître ; et il est impossible, pour une époque, de la découvrir si elle s'enferme dans sa propre contemplation. Pour se connaître, il faut des modèles différents auxquels se comparer.

Précisément parce que notre civilisation tend à l'illimité dans tous ses efforts (et là sont sa grande force et sa grande faiblesse), il lui serait utile d'avoir toujours devant les yeux les modèles de deux civilisations limitées. C'est en regardant dans ce miroir que nous pourrions acquérir la conscience des tendances contradictoires qui s'agitent au fond de notre époque, et de la responsabilité que nous impose l'énormité des forces dont nous sommes les maîtres et pouvons devenir les victimes.

Les civilisations antiques étaient beaucoup plus faibles que la nôtre. Elles créaient moins, mais aussi elles détruisaient moins et avec plus de difficulté. Si l'on pouvait faire la statistique de toutes les personnes qui ont péri dans toutes les guerres depuis la fondation de Rome jusqu'à 1914, je doute fort qu'on arriverait aux dix millions d'hommes morts pendant les quatre ans de la guerre mondiale. A mesure que les forces dont nous disposons augmentent, notre responsabilité se fait plus grande, car une

erreur peut avoir des conséquences incalculables.

En ce sens, l'étude de l'antiquité et de tout notre passé jusqu'à la Révolution française pourrait nous rendre des services différents, mais non moins précieux que ceux qu'elle a rendus à l'Europe du seizième au dix-neuvième siècle. Depuis cinquante ans, les gouvernements, l'industrie, la science, le commerce, l'art, la littérature ne travaillent presque plus que pour satisfaire les aspirations grandissantes des classes moyennes et populaires au bien-être, au luxe, à la culture, à la sécurité, à la paix. Par leur diffusion dans les masses et par leur intensité, ces aspirations sont un phénomène sans précédent dans l'histoire du monde. Tout est subordonné, en Europe comme en Amérique, dans les républiques comme dans les monarchies, à la nécessité de les satisfaire ; et comme pour les satisfaire il faut une production énorme, l'industrie, l'agriculture, le commerce intérieur, l'exportation sont devenus la fièvre de l'époque. Mais nous ne pouvons pas vivre exclusivement de cette fièvre. La vie est un équilibre entre des forces opposées que la volonté de l'homme doit maintenir. La connaissance approfondie du passé devrait nous aider parmi les agitations toujours renaissantes qui nous environnent.

GUGLIELMO FERRERO.

LA CONFÉRENCE DE LA HAVANE

Les nouvelles photographies que nous publions ajoutent un commentaire pittoresque à ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire ou de montrer de la Conférence panaméricaine de la Havane, solennellement inaugurée le 16 janvier, en présence du président des Etats-Unis. Elles représentent l'arrivée de M. Coolidge, le 15 janvier, au moment où il débarque de la vedette qui l'a pris à bord du cuirassé *Texas* et où il est reçu par le président cubain ; l'automobile présidentielle, dans laquelle sont assis les deux chefs d'Etat ayant en vis-à-vis le colonel Rasco, aide de camp du général Machado, en route vers le palais du gouvernement ; le chef des détectives américains a pris place à côté du chauffeur et l'on aperçoit des policiers américains, et certains en civil, entourant la voiture ; voilà, d'autre part, l'automobile de M^{me} Machado, où est montée M^{me} Coolidge, et le général Machado lisant devant le Congrès son discours d'inauguration : à sa droite, il a le président Coolidge et, à sa gauche, M. Martinez-Ortiz, ancien ministre à Paris, secrétaire des Affaires étrangères cubain. Le correspondant qui nous adresse ces documents les com-

plète, d'autre part, par quelques renseignements intéressants dont nous résumons la substance.

L'Union panaméricaine, nous apprend-il, est un groupement qui existe depuis la fin du siècle dernier. Son siège est à Washington, où réside son corps de directeurs composé des ambassadeurs et ministres des puissances latino-américaines, sous la direction de M. Rowe. Cette Union tient tous les ans, dans divers pays, des congrès scientifiques ou autres, comme celui des routes, qui eut lieu récemment à Rio de Janeiro ; les congrès de l'enfance, réunis à Santiago du Chili en 1924 et à la Havane en 1927 ; les congrès scientifiques de Washington en 1915 et de Lima, au Pérou, en 1925, etc. Ces congrès ne doivent pas être confondus avec les conférences plénières, dont la première se tint à Washington en 1889, et les suivantes, comme *L'Illustration* l'a déjà dit, à Mexico en 1901, à Rio de Janeiro en 1906, à Buenos-Aires en 1910 et à Santiago du Chili en 1923. La Conférence de la Havane est donc la sixième.

La Conférence de la Havane a toutefois une importance beaucoup plus considérable que les précédentes, pour plusieurs raisons. D'abord, du fait de son programme, qui embrasse l'ensemble des questions susceptibles d'intéresser le continent américain et met particulièrement en cause l'impérialisme des Etats-Unis. Ensuite, parce que c'est la première fois, depuis la création de l'Union, que les vingt et une républiques du Nouveau Monde qui la composent sont représentées : jusqu'ici, les unes ou les autres s'étaient toujours abstenues pour des motifs politiques ou diplomatiques ; d'ailleurs, lors de la première Conférence, Cuba était colonie espagnole et Panama un Etat colombien. Mais surtout, la Conférence actuelle a pris un éclat exceptionnel du fait de la présence du président Coolidge, que le général Machado était allé inviter personnellement en avril 1927. Afin de s'assurer le concours effectif de toutes les républiques de l'Union, des ambassades cubaines ont parcouru les trois Amériques pour y transmettre des invitations spéciales à tous les gouvernements. Il n'est donc pas étonnant qu'une véritable armée de correspondants de presse venus des Etats-Unis, du Mexique et de l'Amérique du Sud se soient rendus à Cuba. Parmi eux se trouvent les directeurs des journaux les plus en vue. On compte aussi à la Havane beaucoup d'envoyés spéciaux de la presse européenne. Enfin, la venue du colonel Lindbergh, le héros de l'Atlantique, réalisant la liaison aérienne entre les Etats-Unis et Cuba, a soulevé le plus grand enthousiasme et établi une sorte de trait d'union moral entre le continent du Nord et celui du Sud.

Pour ces grandes journées, et principalement pour l'arrivée du président Coolidge, la Havane s'était parée avec une recherche exceptionnelle. La profusion des drapeaux était remarquable. Les édifices publics arboraient des faisceaux de vingt et un drapeaux : au centre, celui de Cuba et, de part et d'autre, ceux des vingt autres républiques, placées par ordre alphabétique. Le Théâtre National, où s'est tenue la Conférence, situé au cœur de la ville, devant le parc central, n'a de national que le nom, car il est la propriété privée d'une société espagnole de mutualité, groupant 20.000 adhérents. Il avait reçu une décoration féerique.



Avant la Conférence panaméricaine de la Havane : le président cubain souhaite la bienvenue au président des Etats-Unis qui vient de débarquer de la vedette.



Les deux présidents : M. Coolidge et M. Machado.

Sur la banquette, et tourné vers le président Coolidge auquel il parle, le colonel Rasco. A droite, coiffé d'un chapeau haut de forme, le chef des détectives américains ; la voiture est entourée de policiers en civil.



Les femmes des deux présidents à leur sortie du Théâtre national.

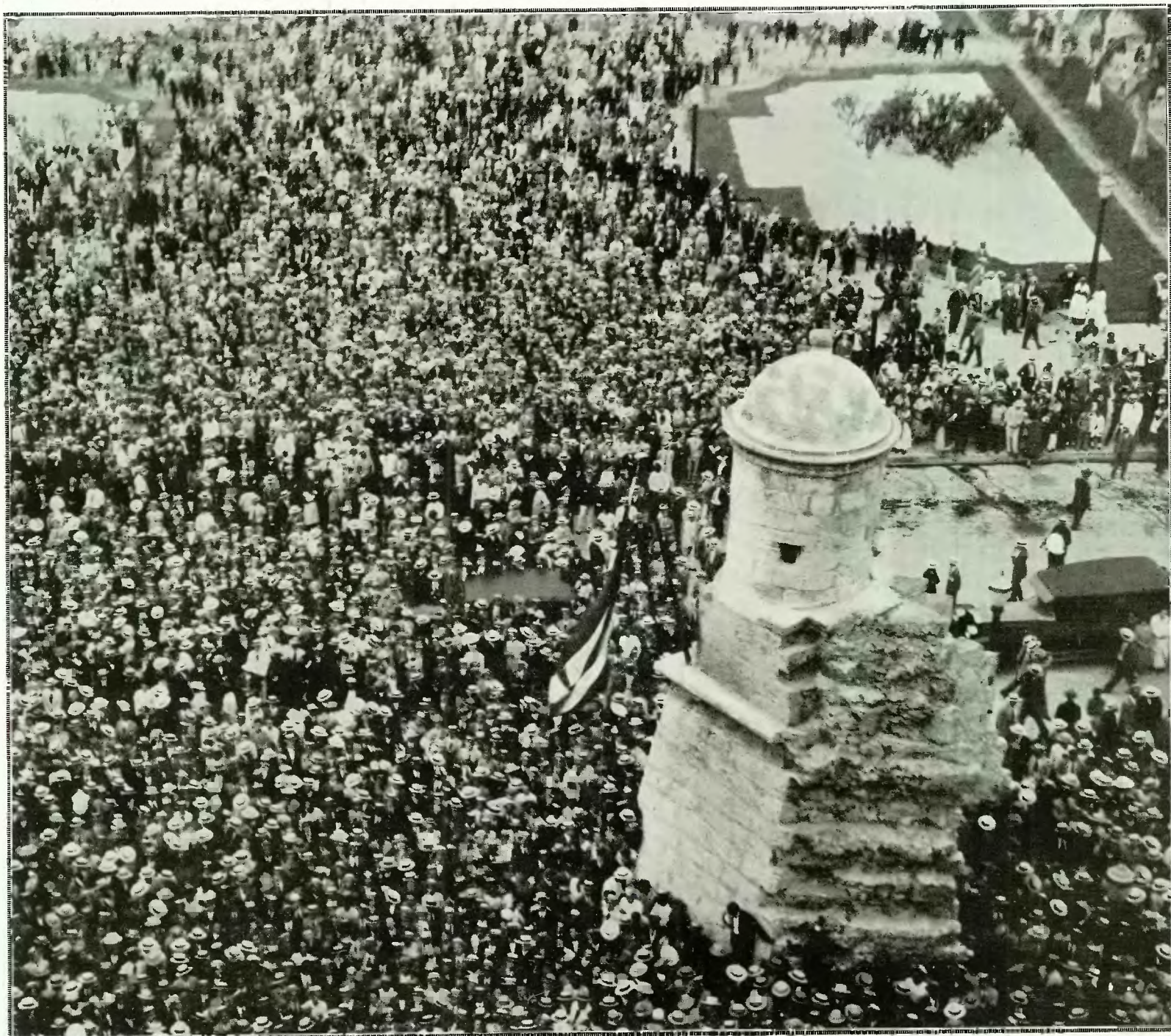
Au fond, en clair, Mme Coolidge ; à côté d'elle, en noir, Mme Machado ; devant elles, le colonel Morales-Coello, président du tribunal supérieur de guerre et marine.

Les loges avaient été réservées aux dames, les fauteuils d'orchestre aux délégués, aux parlementaires cubains et aux membres de la presse, les balcons et galeries à l'élite de la société cubaine. Sur la scène, le général Machado présidait, ayant à sa droite le président Coolidge et, groupés autour de lui, M. Kellogg, M. Martinez-Ortiz, des sénateurs et hauts fonctionnaires cubains, des magistrats, des universitaires éminents, les chefs de l'armée et de la marine.

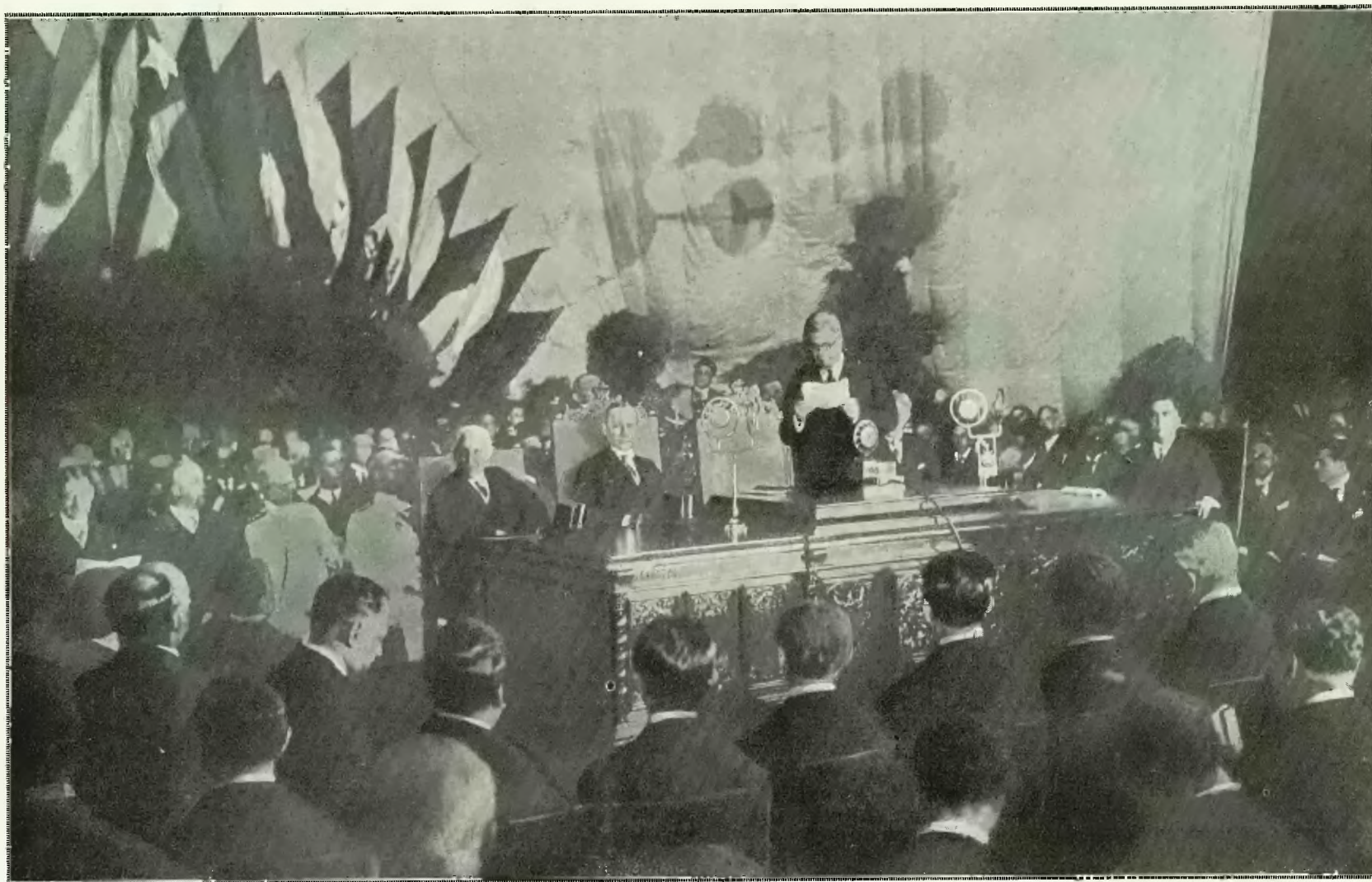
Il convient de noter le déploiement extraordinaire de forces policières qui protégea le séjour du président

Coolidge. Il paraît que l'on avait annoncé la possibilité d'un attentat par un anarchiste italien, vengeur de Sacco et Vanzetti, qui aurait quitté la France plusieurs semaines auparavant. Tous les étrangers suspects, notamment les Russes, les Mexicains et les Nicaraguayens, étaient étroitement surveillés. Lorsque le cortège se mit en marche à travers la ville, il était précédé d'une section de la police cubaine à moto-cyclette et encadré de soixante gardes à cheval. Des automobiles pleines de détectives suivaient, sans parler des innombrables policiers en civil disséminés dans la foule. La

veille du jour où la Conférence devait s'ouvrir, le Théâtre national avait été occupé par la police, qui en avait fermé toutes les issues, puis l'avait minutieusement fouillé dans les moindres recoins. Les portes ne furent rouvertes que pour la séance, mais, pour pénétrer dans la salle, il fallait exhiber une carte personnelle d'invitation du ministre des Affaires étrangères cubain. Le nombre des cartes était strictement celui des places disponibles, et les plus hauts personnages étaient astreints à remettre la leur au contrôle. Le président et Mme Coolidge eux-mêmes n'avaient pas été dispensés



PENDANT LA CONFÉRENCE PANAMÉRICAINE A LA HAVANE. — La foule devant le palais présidentiel, près des anciennes fortifications



La séance inaugurale du 6^e congrès panaméricain, le 16 janvier, dans la salle du Théâtre national de la Havane.

M. Machado, président de la République cubaine, lit son discours devant les délégués des vingt et une républiques de l'Amérique ; à sa droite, le président des Etats-Unis, puis le secrétaire des Affaires étrangères.

de cette formalité rigoureuse, et c'est le colonel Rasco, affecté à leur personne, qui tendit, à l'entrée, leur laissez-passer. Après la séance inaugurale, le président Coolidge se rendit à la maison de campagne du général Machado, où il était invité à déjeuner, et les quelques kilomètres à parcourir en auto étaient gardés d'un bout à l'autre par de l'infanterie et de la cavalerie.

Le président Coolidge devait repartir le lendemain. Il consacra néanmoins les quelques heures qui lui restaient à visiter une sucrerie centrale modèle et déposa deux couronnes, l'une à la statue de Marti, l'apôtre de l'indépendance cubaine, l'autre au monument élevé par les Cubains aux marins du *Maine*, le croiseur américain qui sauta en rade de la Havane en février 1898, ce qui fut l'origine de la guerre hispano-américaine. Il assista aussi au banquet offert par le général Machado aux délégations de toute l'Amérique. Le 17 janvier, dans la matinée, il fut reconduit à bord du *Texas* avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, mais une partie de l'escadre demeura en rade pour honorer de sa présence la suite des travaux de la Conférence.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LA SITUATION FINANCIÈRE DE LA FRANCE

Le débat en cours, à la Chambre, sur la situation financière du pays a été l'occasion, pour M. Poincaré, de prononcer, le 3 et le 4 février, l'un de ces grands et lumineux discours par lesquels il a déjà, à plusieurs reprises, marqué les étapes de notre redressement. Retrçant d'abord à larges traits l'œuvre accomplie par le ministère d'union nationale depuis juillet 1926, il a, en quelque sorte, « fait le point » avant de reprendre la marche et d'éclairer l'avenir. La première partie de son exposé a rappelé, avec de nouvelles précisions saisissantes, au milieu de quelles difficultés presque désespérées nous nous débattions il y a dix-huit mois. C'était l'époque où, dans le désarroi et l'affolement général, on n'envisageait point d'autre remède que l'application du plan des experts, dont l'immédiate conséquence eût été la ratification des accords sur les dettes, indispensable à l'octroi des crédits extérieurs, sans lesquels on ne jugeait pas le salut possible. C'est dans ces conditions que le gouvernement soumit aux Chambres ses projets, qui furent votés par discipline patriotique mais sans enthousiasme, car les plus résignés eux-mêmes étaient sceptiques sur les résultats. Les socialistes prophétisaient la catastrophe. Elle ne s'est pas produite. Au contraire, les faits ont apporté aux pessimistes un éclatant démenti. Stabilisation des changes, rembour-

sements à la Banque de France, consolidation de la dette flottante, reconstitution de nos encaisses à l'étranger, abaissement de l'escompte, paiement souvent anticipé des plus lourdes échéances, tel a été le miracle dû au retour de la confiance. Des sacrifices, sans doute, ont été demandés aux contribuables : et pourtant, des charges fiscales ont été allégées, des salaires accrus, des dépenses d'ordre social engagées. Aujourd'hui, la situation est assainie, le budget équilibré et voté dans les délais réguliers, l'amortissement, auquel 9 milliards environ sont consacrés chaque année, étend ses effets bienfaisants dans l'ordre financier comme dans l'ordre économique, la dette publique à court terme est diminuée de 1.700 millions, le Trésor entièrement débarrassé du souci de la dette flottante, les capitaux rapatriés. Il n'est pas possible de résumer l'inventaire dressé par le président du Conseil, car ce fut une accumulation de faits et de chiffres. Malgré l'aridité du sujet et bien qu'il occupât la tribune pendant deux séances consécutives, M. Poincaré fut néanmoins écouté avec une constante attention. Il en vint enfin à parler de la crise économique, « conséquence inévitable de la période de désordre monétaire que nous avons connu, et non pas de l'ordre que nous avons rétabli ». Cette crise a d'ailleurs été moindre chez nous que dans beaucoup d'autres pays, et les signes d'amélioration, donnés par les indices des prix et les statistiques du commerce extérieur, sont manifestes. Cependant, trois « sommations » ont été adressées au gouvernement : les uns lui demandent de stabiliser légalement notre devise, mais non au-dessous de 150 francs pour une livre ; d'autres, de stabiliser au cours actuel ; d'autres, de revaloriser avant de stabiliser. La stabilisation est une chose compliquée. On ne peut l'isoler d'une œuvre de restauration économique et sociale qui n'est pas achevée. C'est cette triple tâche que le gouvernement entend poursuivre, avec méthode, sans céder à des sollicitations trop pressées. Une ovation fut faite au président du Conseil quand il quitta la tribune. Il y fut remplacé par M. Léon Blum, qui défendit la thèse socialiste de la stabilisation immédiate au taux actuel et chercha à remettre le débat sur le terrain politique. La discussion a été reprise le 7 février.

L'OCCUPATION RHÉNANE

Comme le laissait attendre le discours prononcé, le 1^{er} janvier, par le président Hindenburg, l'Allemagne a de nouveau posé la question de l'occupation rhénane. C'est M. Stresemann qui a pris cette initiative, et il a fait à ce sujet au Reichstag, le 30 janvier et le 1^{er} février, deux discours retentissants. Il y a réclamé l'évacuation anticipée de la Rhénanie comme un droit que le Reich tient de l'article 431 du traité de Versailles et surtout — car il n'ignore pas combien une pareille interprétation du traité est contestable —

comme une suite logique de la politique de Locarno, indispensable à la continuation du rapprochement franco-allemand. Pour l'obtenir, le Reich serait disposé à accepter un contrôle spécial de la zone rhénane démilitarisée, mais seulement jusqu'en 1935. M. Briand a répondu, au Sénat, au ministre allemand. Il a montré, non sans finesse, comment l'Allemagne concevait la politique de Locarno, « en recevant tout sans rien donner », et insisté sur le fait qu'un contrôle rhénan ne pouvait, en tout cas, servir de monnaie d'échange que s'il était stable et permanent, comme le réclame la sécurité. Aussi bien la sécurité européenne ne doit-elle pas être envisagée seulement du côté du Rhin. Il appartient à l'Allemagne de la confirmer en laissant étendre sur ses frontières orientales, dans le cadre de la Société des Nations, le même système de garanties. C'est la meilleure preuve qu'elle puisse donner de ses intentions pacifiques pour décider les Alliés à lui consentir la mesure gracieuse qui lui tient tant à cœur.

LE TRAITÉ D'ARBITRAGE FRANCO-AMÉRICAIN

Le 7 février a été signé, à Washington, entre l'ambassadeur de France, M. Paul Claudel, et M. Olds, sous-secrétaire d'Etat américain aux Affaires étrangères, remplaçant M. Kellogg, actuellement au Canada, le nouveau traité d'arbitrage franco-américain, succédant au traité Root-Jusserand, de 1908, parvenu à expiration. Les termes en sont identiques, sauf en ce qui concerne les réserves, qui ont été précisées. Elles visent les affaires intérieures, le cas où la doctrine de Monroe serait en jeu et celui où une tierce puissance se trouverait engagée. Ce traité est indépendant du pacte de paix perpétuelle et de mise hors la loi de la guerre, proposé par M. Briand, et dont les chancelleries poursuivent l'examen. La date du 1^{er} février marquait le 150^e anniversaire du premier traité conclu entre la France et les Etats-Unis, en 1778. Cet anniversaire a été célébré à Paris par un déjeuner au ministère des Affaires étrangères et un dîner au comité France-Amérique, et, à New-York, par un banquet qu'organisait la Société France-Amérique.

LE DISCOURS DU TRÔNE BRITANNIQUE

L'ouverture solennelle de la session du Parlement britannique a eu lieu, le 7 février, avec le cérémonial accoutumé. Le roi s'est rendu au palais de Westminster en grand cortège — pour la première fois la reine Mary, souffrante, n'avait pu l'y accompagner — et il a donné lecture du discours du trône. Comme d'habitude, ce discours a tracé un rapide tableau de la situation extérieure et intérieure et énuméré les projets de loi principaux qui seront soumis aux Chambres. Aucun nuage ne trouble actuellement l'horizon britannique, et la session qui commence s'annonce comme fort calme. — R. L.

LE CENTENAIRE DE JULES VERNE

Un siècle s'est écoulé depuis la venue en ce monde de Jules Verne, qui, né à Nantes le 8 février 1828, mourut à Amiens en 1905, après avoir connu une renommée mondiale à nulle autre pareille. Cet amoureux génial, dont les histoires passionnèrent la jeunesse des deux continents et même les grandes personnes, n'a point cessé d'intéresser la foule. Si quelques augures se fatiguent inutilement à lui chercher des querelles pseudo-littéraires, la nouvelle génération lit encore les anticipations aujourd'hui réalisées, bien au delà souvent, de ce qu'avait imaginé l'auteur ; à mesure que l'avenir décrit par Jules Verne tombe dans le domaine du passé, notre admiration tend à s'exalter devant une « prescience » qui nous paraît absolument fantastique.

Ce n'est pas ainsi, à mon humble sens, qu'il faut juger l'œuvre de l'illustre romancier. Cet homme, que l'on se plaît à considérer comme un ingénieur éminent et comme un grand voyageur, n'était ni l'un ni l'autre. Il avouait, sans la moindre gêne, ne rien entendre aux mathématiques, et son yacht *Saint-Michel* ne le mena jamais bien loin. Mais, doué d'une imagination prodigieuse, il eut l'adresse — ou le génie — de promener cette imagination dans un domaine jusqu'alors peu ou point exploré. Avant lui, nous avions connu des voyages extraordinaires au pays des Peaux-Rouges ou d'autres « sauvages ». Fenimore Cooper et, dans une note inférieure, Gustave Aymard et d'autres nous ont fait vivre la vie de la prairie ou de la forêt vierge, bien que n'ayant peut-être jamais assisté à la danse du scalp ou aux concours de tomahawk. Les récits classiques des marins de l'époque héroïque, à la fois d'une précision toute scientifique et d'une naïveté charmante, fournissaient à ces auteurs des moissons de documents qu'ils savaient mettre en œuvre, n'hésitant point à forcer la note ou à tirer des déductions abusives pour le plus grand plaisir du lecteur généralement inapte à discerner entre le possible et l'in vraisemblable. Combien n'ont pas savouré dans Michelet la plaisanterie des Indiens se guidant la nuit dans les « sentiers » de la forêt vierge, à la lueur des vers luisants accrochés à leurs mocassins ?

Avec du talent et de l'imagination, l'écrivain peut se permettre beaucoup de libertés et nous présenter un tableau assez exact de choses qu'il n'a jamais vues. L'exemple le plus frappant est peut-être celui que nous offre Elisée Reclus. Qu'il nous décrive la steppe russe, la faune et la flore des tropiques, le Taï Djarbal ou le lac de l'Immortalité, ce géographe « en chambre » donne l'impression d'avoir « tout vu ». Or, ces descriptions furent « composées » à Paris ou à Sèvres, d'après des cartes, des notes, des photographies que l'auteur trouvait dans les bibliothèques ou réussissait à se faire expédier de tous les coins du monde. Une fois seulement, si je ne me trompe, il se décida à s'embarquer pour aller passer quelques semaines en Amérique. Et je retrouve dans mes notes une lettre datée du 12 juin 1893, « au large du Sénégal », où, sans la moindre description, il prie son éditeur, « s'il en est temps encore, de faire deux corrections sur les feuilles dont il a donné le bon : feuille 9 page 132 et feuille 12



Buste de Jules Verne, dans un jardin public d'Amiens.
Albert Roze, sculpt. — Biehly, phot.

page 186, au lieu de São Antão, écrire Santo Antonio, comme en espagnol ».

L'œuvre de Jules Verne représente, avant tout, la synthèse des préoccupations scientifiques d'une époque. Nous sommes en 1863 : les chemins de fer datent de la veille, le télégraphe électrique est dans l'enfance, les arsenaux regorgent de fusils à pierre ; à l'insu du grand public que la presse n'a pas songé à intéresser à ces questions, quelques hommes préparent dans leurs laboratoires ces merveilles de la science et de l'industrie qui vont révolutionner la vie moderne. Une question, par-dessus toutes les autres, intéresse le monde : la direction des ballons. La moindre fête s'achève par une ascension en ballon « libre » ; Nadar est l'homme le plus populaire de France. Fils d'un avoué de Nantes, Jules Verne cherche sa voie. Tour à tour auteur dramatique, secrétaire du Théâtre Lyrique, « quart » d'agent de change, il voit tout, s'intéresse à tout ; son esprit curieux et gouailleur se plaît aux rapprochements imprévus comme aux déductions impitoyables. Il fréquente Nadar qui prépare le *Géant* et qui l'amène vite à partager ses espoirs. Imbu des traditions qui placent alors tous les voyages aux pays des sauvages, il en vient assez naturellement à imaginer une croisière aérienne chez les peuplades inconnues de l'Afrique où blancs et nègres seront les uns pour les autres un sujet réciproque d'ahurissement. Il a la chance d'être compris par Hetzel, et le succès foudroyant de *Cinq semaines en ballon* consacre cette nouvelle formule de voyages extraordinaires.

Jules Verne n'a rien inventé. Au cours de sa longue carrière, il se borne à prendre un à un les grands problèmes à l'ordre du jour et à nous montrer, avec une maestria incomparable, les conséquences possibles les plus curieuses de leur réalisation. Cela n'enlève rien à son mérite, au contraire. Les thèmes qui lui servent de point de départ sont dans le domaine public ; mais seul il songe à les utiliser. Grâce à son esprit fouilleur, à son souci de la documentation, à son bon sens et à

son talent remarquable, puérilement contesté, de romancier, il en use de telle façon qu'il décourage tous les imitateurs. Personne n'a osé tenter de faire du Jules Verne. Malgré les fantaisies où il se plaît, il eût d'ailleurs fallu, pour lui faire concurrence, sinon des connaissances acquises, du moins une compréhension scientifique qu'ignorent trop souvent les princes de la littérature. Quand, dans le plus abracadabrante peut-être de ses ouvrages, *Sens dessus dessous*, il déplace l'axe de la terre pour amener les pôles dans une région tempérée où il sera facile d'exploiter leurs richesses, il s'inspire de la boutade fameuse d'Archimède : « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. » Quand le capitaine Nemo, en 1869, construit le *Nautilus* pour parcourir 20.000 lieues sous les mers, Jules Verne songe évidemment au premier sous-marin lancé à Brest en 1863. A la suite d'un concours ouvert en 1858, le ministère de la Marine avait fait construire ce bateau sur les plans de l'ingénieur Brun : le navire avait 44 mètres de longueur ; servi par une machine à air comprimé, il donna, aux essais, une vitesse de 4 nœuds ; le gouvernail de profondeur, mu à bras d'homme, était fort imparfait ; le *Plongeur* naviguait par ondulations, sans pouvoir se maintenir à un niveau déterminé. Un modèle réduit existe au musée de la Marine où il passe assez inaperçu. Bornons-nous à rapprocher trois dates : essais du *Plongeur*, 1863 ; essais du *Gymnote*, 1888 ; dans l'intervalle, en 1869, apparition du *Nautilus* dans *Vingt mille lieues sous les mers*.

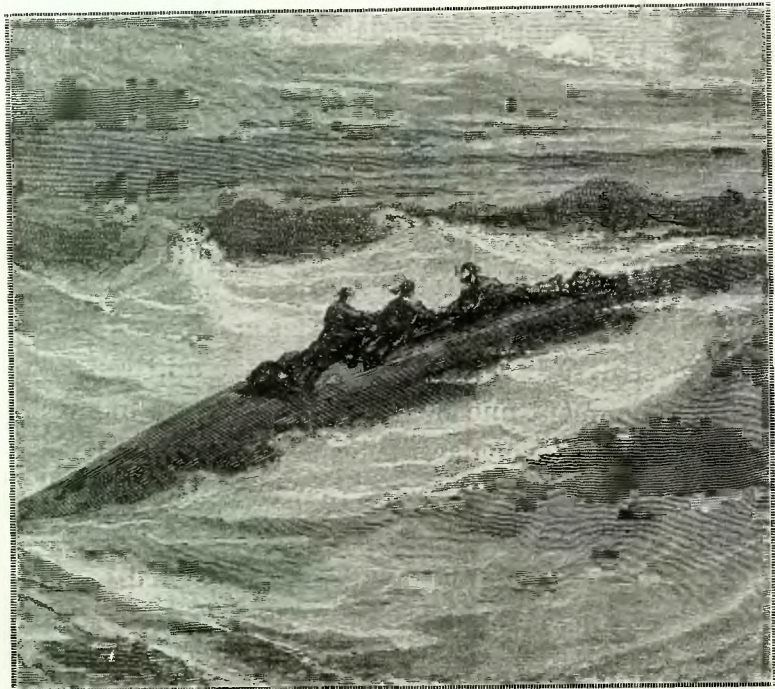
Il y a quelque temps, à propos du sinistre sous-marin qui s'est produit en Amérique, les journaux proposaient d'incruster dans le flanc des sous-marins un canot détachable permettant à l'équipage de remonter à la surface, en cas de panne. Or, voici ce qu'on lit dans Jules Verne :

Ce canot adhère à la partie supérieure de la coque du *Nautilus* et occupe une cavité disposée pour le recevoir. Il est entièrement ponté, absolument étanche et retenu par de solides boulons. Une échelle conduit à un trou d'homme percé dans la coque du *Nautilus*, qui correspond à un trou pareil percé dans le flanc du canot. C'est par cette double ouverture que je m'introduis dans l'embarcation. On referme l'une, celle du *Nautilus* ; je referme l'autre, celle du canot, au moyen de vis de pression ; je largue les boulons et l'embarcation remonte avec une prodigieuse rapidité à la surface de la mer. J'ouvre alors le panneau du pont, soigneusement clos jusque-là, je mâte, je hisse ma voile ou je prends mes avirons et je me promène.

Dans les ouvrages postérieurs, il est question du téléphone, du phonographe, du cinématographe, de l'avion. Or, sans parler d'essais très anciens, Charles Bourseul donnait, en 1854, dans *L'Illustration*, la théorie du téléphone électro-magnétique ; en 1877, Charles Cros formulait celle du phonographe, etc.

Comme il arrive toujours, la gloire mondiale de Jules Verne a suscité des critiques acharnées qui se manifestent encore aujourd'hui. On a attaqué ses calculs, sa littérature, parfois même sa géographie.

C'est le propre de certains hommes dits « de science » de dénigrer par métier tous ceux qui, s'écartant du terre-à-terre de leurs constatations souvent stériles, savent, en négligeant les précisions arides d'un problème, en dégager les possibilités amusantes, voire utiles. Au temps où j'achevais mes études, les



Le « Nautilus », d'après *Vingt mille lieues sous les mers*, édité par Hetzel en 1869.



Sous-marin naviguant en surface à toute vitesse.

fantaisies de Jules Verne exaspéraient beaucoup de diplômés. Un de mes professeurs avait eu la patience de vérifier les chiffres cités dans je ne sais plus quel ouvrage (*De la Terre à la Lune*, je crois) ; il affirmait que tous ces chiffres étaient faux, présentant avec les chiffres exacts des écarts inadmissibles. Mon maître était de bonne foi ; sont-ce ses calculs à lui qui étaient mauvais ? Je n'ai pas eu le loisir de le rechercher. *A priori*, le fait énoncé en termes aussi absolus paraît peu vraisemblable. Jules Verne savait s'entourer de compétences bénévoles. Son cousin, M. Garcet, professeur de mathématiques au lycée Henri-IV, s'empressait à résoudre les équations qu'il lui posait ; au cercle, à Amiens, Verne aimait bavarder avec l'ingénieur des mines Badoureau, ancien polytechnicien, esprit un peu utopiste, pour qui c'était un plaisir de répondre aux « colles » les plus inattendues. On a raconté, à ce propos, que M. Badoureau avait calculé la trajectoire de l'obus naviguant entre terre et lune et qu'il s'était cru autorisé à réclamer de ce chef des droits d'auteur. Mais, *De la Terre à la Lune* a paru en 1865 et la famille Verne ne s'est fixée à Amiens que vers 1872. Au Palais, à Amiens, on n'a d'ailleurs aucun souvenir de la chose ; on a même oublié le procès en diffamation intenté par Turpin qui avait cru se reconnaître dans Thomas Roch, personnage principal de *Face au drapeau*, paru en 1896. Procès gagné par Jules Verne que défendait M^e Raymond Poincaré.

De tels détails m'apparaissent, d'ailleurs, d'importance secondaire. Avec son génie personnel, Jules Verne imaginait un sujet et créait un scénario, demandant à des amis ou à des « nègres » les calculs dont il avait besoin, comme un écrivain charge son secrétaire de lui rechercher des dates ou des documents.

Je crois qu'il utilisait scrupuleusement les chiffres exacts jusqu'au moment où ils pouvaient servir son action, ne craignant pas de « dérailler » lorsqu'il était obligé de le faire pour continuer son histoire ; en quelque sorte, il sautait à travers l'impossible pour tomber dans la réalité apparente. Le procédé fut surtout employé dans son ouvrage *De la Terre à la Lune*. Sur la distance qui nous sépare de notre satellite, sur le temps nécessaire au voyage en supposant le projectile animé d'une vitesse déterminée, sur certaines conditions de pression, Jules Verne nous donne des chiffres classiques, mais son canon est impossible pour bien des raisons : il n'existait pas alors et il n'existe pas encore d'explosif capable de produire des gaz se projetant eux-mêmes à la vitesse de 11 kilomètres par seconde nécessaire pour propulser un projectile à une vitesse du même ordre de grandeur ; en tout cas, les voyageurs seraient écrasés dès le départ par la violence du coup et le « plancher écrasable » de 2 mètres de hauteur imaginé par l'auteur ne changerait en rien le résultat, etc. Sans une hypothèse « contre nature », le voyage devenait donc impossible ; en arrangeant les choses comme il convenait, Jules Verne usa d'un droit absolu qui est l'apanage du romancier.

D'autres ont critiqué son style. Ces jours derniers, une revue sérieuse ne lui reprochait-elle point (en la déformant) d'avoir écrit cette phrase : « On dressa deux mâts hauts de 80 pieds et placés à une pareille distance l'un de l'autre. (*Cinq semaines en ballon*, page 71.) » Or, il n'est guère d'écrivain qui n'ait commis un lapsus plus grave et moins drôle, lapsus, du reste, dont la responsabilité incombe, dans quelque mesure, au correcteur de l'imprimerie.

On a, aussi bien à tort, parlé d'ignorance géographique. Jules Verne possédait, au plus haut point, le sens de la précision. C'était un grand laborieux ouvrageant à sa façon les documents dont il disposait, mais n'utilisant que des documents sérieux ; son cabinet de travail était encombré de mappemondes et d'atlas où il pointait toutes les routes suivies par ses héros. Il avait peu voyagé : trois semaines en Amérique, où il s'était rendu à bord du *Great Eastern*, après la pose du câble ; quelques jours en Ecosse et en Norvège, puis en Algérie ; une ou deux croisières en Méditerranée à bord de son yacht *Saint-Michel*. Ces courtes randonnées l'aidèrent beaucoup ; avec un écrivain de sa race, elles suffisaient pour compléter ses documents livresques sur les régions polaires, sur les pays équatoriaux, sur la physionomie du Nouveau Monde.

En tout cas, on ne peut qu'admirer le talent prestigieux du romancier à choisir son sujet, à camper ses personnages ; à imaginer, en utilisant nombre de petits détails scientifiques, des péripéties ou des coups de théâtre qui empoignent le lecteur. Son esprit foncièrement gouailleur tantôt touche au sublime du dramatique quand les larmes que verse Michel Strogoff, en pensant à sa mère, garantissent ses yeux contre le fer rouge des Tartares ; tantôt il nous mène au fou rire quand Passe-Partout, parti pour 80 jours de voyage, se souvient qu'il a laissé son bec de gaz

allumé ou lorsque ce même Passe-Partout, rentrant après son tour du monde, se précipite chez lui pour l'éteindre.

Sans doute, l'œuvre de Jules Verne, qui comprend une cinquantaine de volumes, est de valeur inégale. Ses chefs-d'œuvre datent du début de sa carrière : *Cinq semaines en ballon*, 1863 ; *Voyage au centre de la Terre*, 1864 ; *De la Terre à la Lune*, 1865 ; *Aventures du capitaine Hatteras*, 1866 ; *les Enfants du capitaine Grant*, 1867 ; *Vingt mille lieues sous les mers*, 1869 ; *l'Île mystérieuse*, 1874 ; le *Tour du monde en 80 jours* parut en 1873, *Michel Strogoff* en 1876. Le succès foudroyant, encore jamais vu, poussa l'auteur à une production intensive ; plusieurs de ses ouvrages, comparés à d'autres, nous semblent nettement inférieurs. Néanmoins, dans tous, il y a une idée, une comédie ou un drame, presque toujours mené de main de maître. Chose étonnante, dans les conceptions les plus extravagantes, les plus invraisemblables quoique logiquement étayées, Jules Verne sut toujours se garer de l'absurde qu'il redoutait par-dessus tout. « Dis-moi tout ce qui te passe par la tête, au sujet de notre navire fantastique, moins l'absurde », écrivait-il à son frère Paul en 1894.



Le départ de l'obus envoyé « de la Terre à la Lune », d'après un dessin paru dans le volume de Jules Verne édité par Hetzel, en 1865.

On a pu sourire en voyant tout récemment un écrivain, poète plus que savant, déclarer : « Bon nombre des plus hardies découvertes contemporaines sont nées des *Mille et une Nuits* et des *Voyages extraordinaires*. » Un homme plus autorisé en la matière, M. Georges Claude, a mis les choses au point avec une mesure assez dégagée du coefficient personnel : « Jules Verne, écrit-il, est plus que l'amuseur de la jeunesse, que d'aucuns s'obstinent à voir en lui. Ce sont ses prodigieuses anticipations qui m'ont donné l'ambition de mettre au service de l'humanité quelques-unes des ressources sans nombre que nous offre la nature et dont nous ne sommes que les humbles metteurs en scène. Si *Vingt mille lieues sous les mers* n'a pas été, pour Boucherot et moi, l'inspirateur direct en cette question de l'énergie des mers qui est, maintenant, le but de nos efforts, saurais-je dire moi-même si l'enthousiasme du capitaine Nemo pour la mer immense et mystérieuse n'a pas inconsciemment guidé vers elle notre pensée ? Si, comme de nombreuses conversations m'autorisent à le croire, je puis juger par moi-même de beaucoup d'autres inventeurs et de chercheurs, nul doute qu'il faille ranger le romancier des *Voyages extraordinaires* parmi les plus puissants artisans de cette évolution scientifico-industrielle qui restera l'une des caractéristiques de notre époque. »

Il est, en effet, probable que nombre de cerveaux d'enfants furent modelés par la lecture de Jules Verne qui leur inspira le goût des grands voyages ou des

aventures fructueuses en même temps que l'esprit de recherche scientifique et l'étude des problèmes les plus audacieux. L'immortel amuseur, qui se refusa à solliciter les suffrages de l'Académie française, a incomparablement mieux servi le prestige de notre pays à l'étranger et le développement de l'énergie chez la jeunesse française que tant d'histoires d'amour couronnées par l'Académie en même temps que ses *Voyages extraordinaires*.

La génération actuelle continue à lire Jules Verne. Ses ouvrages, édités d'abord par Hetzel, font aujourd'hui partie du fonds Hachette ; ils en constituent un des beaux revenus, parallèlement à ceux de la *Bibliothèque rose* dont l'évolution de nos mœurs n'empêche point la vente persistante. La vogue des *Voyages extraordinaires* continuera longtemps, sans doute, car on ne fait plus et, pour l'instant, on ne saurait plus, je crois, faire du Jules Verne. Dans le genre qu'il créa, cet auteur semble avoir littéralement épuisé tous les sujets. Il nous a promenés dans l'air, dans les régions sidérales, au centre de la planète, au fond des mers, dans toutes les terres et les océans du globe alors inexplorés ou peu connus, utilisant à la



Le départ d'un obus de « 155 long » ; d'après une photographie (au 1.000^e de seconde) publiée par *L'Illustration* le 4 décembre 1915.

dernière limite raisonnable les merveilles de la science alors entrevues, aujourd'hui réalisées. Depuis, Lindbergh a volé d'une rive à l'autre de l'Atlantique, un savant audacieux est descendu au fond du Vésuve, on a fait la guerre sous-marine, les canons peuvent envoyer un obus de Calais à Londres ; Amundsen et Scott ont touché le pôle ; l'étincelle électrique nous fait entendre à Berlin une artiste qui chante à New-York ; un Thérémien joue un opéra en remuant ses phalanges devant un fil de fer. Qu'entrevoit-on, que cherche-t-on pour l'instant : il serait difficile de le dire. Dans un siècle, dans plusieurs siècles, à l'aube d'une nouvelle période d'essor scientifique dont on ne saurait, même vaguement, supputer le programme, naîtra peut-être un nouveau Jules Verne : ce n'est pas certain.

F. HONORÉ.

P.-S. — Au moment où l'on célèbre le centenaire de l'auteur de *De la Terre à la Lune* et de tant d'autres « *Voyages extraordinaires* », on annonce la création, par MM. Robert Esnault-Pelterie et André Hirsch, d'un prix annuel de 5.000 francs destiné à récompenser les travaux scientifiques susceptibles de résoudre ou d'éclairer les problèmes posés par « l'Astronautique ». Ce mot, forgé par M. J.-H. Rosny aîné pour désigner la navigation interplanétaire, a été accepté par la Société Astronomique de France qui a accepté également de distribuer le nouveau prix dont la fondation évoque irrésistiblement le nom du grand Jules Verne.



Devant l'église de Saint-Columba, avant le départ du cortège pour l'abbaye de Westminster.
De gauche à droite : l'amiral de la flotte, comte Beatty, le maréchal Foch, le lieutenant général belge de Coninck, le maréchal Pétain ;
et, plus à droite, le général sir Herbert Lawrence et le duc d'York.

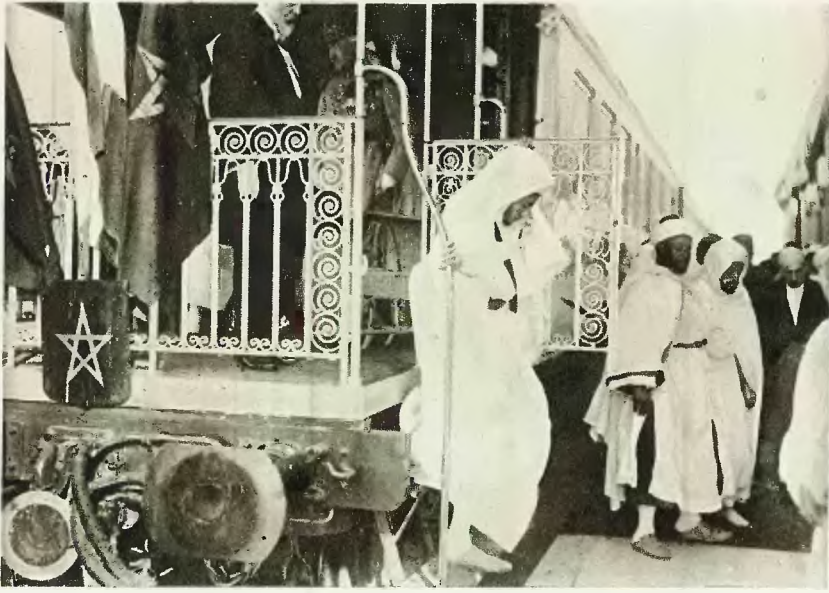


LES FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL DOUGLAS HAIG. — Le cortège se dirigeant vers à l'abbaye de Westminster.

De part et d'autre du cercueil, les hautes personnalités militaires alliées : à gauche, en tête, le maréchal Pétain ; à droite, avant-dernier, le maréchal Foch. — Au fond, le palais du Parlement.

Londres a fait au maréchal lord Douglas Haig de solennelles et émouvantes funérailles, le 3 février. Un service privé fut d'abord célébré à l'église de Saint-Columba. En dehors des parents et de quelques intimes, seules y assistaient des délégations des grands blessés de la guerre. Puis le cortège se forma. Le cercueil était placé sur l'affût du premier canon qui avait tonné en 1914. Le prince de Galles, accompagné de ses deux frères, le duc d'York et le prince Henry, ouvrait la marche, représentant respectivement le roi, l'armée et la nation. La famille suivait, avec lady Haig, voilée de crêpe. De chaque côté du char funèbre, attelé de six chevaux, l'amiral Beatty, les deux maréchaux français, le lieutenant général belge de Coninck et le général sir Herbert Lawrence tenaient les cordons du poêle. Puis venaient les musiques militaires, les troupes et les délégations, parmi lesquelles le

détachement des soldats français, en bleu horizon. A l'abbaye de Westminster attendaient les membres du gouvernement, le corps diplomatique et les innombrables personnalités officielles, parlementaires et autres. Un nouveau service, très bref, se déroula. Le vénérable archevêque de Canterbury donna la bénédiction, cependant que s'élevaient la voix grave des orgues et le murmure des prières. Puis le cercueil quitta le sanctuaire, salué de vingt et un coups de canon. Il gagna la gare de Waterloo, encadré par quatre bataillons de la garde. A l'intérieur de la gare, la British Legion assurait le service d'honneur. Le corps fut placé dans un wagon spécial, dont on scella les portes, et acheminé vers la terre d'Ecosse, patrie du maréchal, où il a été déposé à la cathédrale de Saint-Gilles, à Edimbourg. L'inhumation a eu lieu le 7, à Bemersyde.



Le Sultan, suivi de M. Steeg, descend du train.
A droite, en civil, M. Duclos, directeur des Affaires indigènes, tué le lendemain dans un accident d'automobile.



A sa sortie de la gare, le Sultan monte à cheval.
A gauche, M. Steeg se prépare à monter dans son automobile pour se rendre au palais où il recevra le Sultan ; derrière le souverain, le général Chambrun.



Le Résident général recevant le Sultan au palais, devant le trône.



Devant le sanctuaire de Moulaï Idriss, le Sultan dérole son visage au photographe.



Le Sultan, se rendant à la mosquée de Moulaï Idriss, arrive sur la place de la fontaine Nejjarine.

LE VOYAGE DU SULTAN DU MAROC A FEZ

Photographies Flandrin.



A Meknès : le sultan devant Bab Mansour, porte monumentale construite par son aïeul Moulaï Ismaïl et son fils.

UN VOYAGE DU SULTAN DANS LE NORD DU MAROC

Le nouveau sultan du Maroc, Moulaï Mohammed, qui avait fait son entrée solennelle à Rabat, sa capitale officielle, le 21 novembre, et à Casablanca le 18 décembre, s'est rendu, dans la seconde quinzaine de janvier, dans les villes du Nord : Fez, Meknès et Moulaï-Idriss. Il avait quitté Rabat le 18 janvier, dans un wagon spécial accroché au train ordinaire de Casablanca à Fez. La ville de Fez était pavoisée aux couleurs chérifiennes et françaises, et c'est par un beau soleil que le sultan, en grande tenue, que M. Steeg accompagnait depuis Rabat, fut accueilli sur le quai de la gare par le général de Chambrun, entouré de son état-major, le pacha et les notabilités de la ville. Moulaï Mohammed monta sur un cheval blanc suivi d'un porteur de parasol et des cavaliers du

makhzen et se dirigea lentement vers le palais, entre les haies formées par les légionnaires qui rendaient les honneurs. Sur tout le parcours, une foule immense, accourue de tous les environs, poussait des cris de joie. M. Steeg, en auto, avait devancé le cortège impérial et il attendait au palais le souverain, qui le reçut en grande cérémonie dans la salle d'audience.

Le lendemain et les jours suivants, le sultan visita sans apparat les principales mosquées de la ville : Moulaï-Idriss, Quaraouïne, Sidi-Tijani. Les indigènes se pressaient pour le voir dans les ruelles hautes et étroites, les femmes voilées étaient fort nombreuses, emplissant l'air de leurs vous-vous assourdissants, et l'on eut peine à frayer un passage à travers la foule grouillante, aux acclamations de laquelle Moulaï Mohammed répondait d'un air imposant et grave. Le vendredi 20, le sultan ayant pris place, cette fois, dans un magnifique carrosse doré, escorté des cavaliers de sa garde noire, se rendit pour la prière traditionnelle à la mosquée de Bou Djeloud. Le lendemain, il recevait

au palais les notabilités civiles et militaires, puis, le 23 au matin, il partait pour Meknès.

Le temps, malheureusement, était moins radieux. A plusieurs reprises même, une légère pluie tomba. Mais, malgré l'absence du soleil, la réception ne fut pas moins triomphale. Les clairons sonnaient aux champs lorsque le cortège, que signalait de loin le grand parasol vert, arriva près de la célèbre porte de Bab Mansour. Il s'y arrêta quelques instants pendant lesquels les notables, s'approchant du jeune souverain, vinrent respectueusement baiser son burnous. Les femmes du sultan, de leur côté, voilées mais habillées de riches soieries, avaient gagné le palais en automobile.

La journée du 24 fut consacrée à la visite des sanctuaires de Meknès : ce fut tout d'abord le tombeau de Sidi Aïssa, fondateur et chef de la secte religieuse des Aïssaouas, puis le tombeau de Moulaï Ismaïl, contemporain de Louis XIV, qui a laissé à Meknès des souvenirs grandioses. C'est ce sultan qui avait demandé la main de la princesse de Conti. Les cérémonies religieuses eurent lieu dans ces différents endroits et, selon les rites, on égorga un taureau en signe de soumission.

Une réception suivit, au palais, dans la salle du trône de Moulaï Hassan, grand-père du sultan actuel. Parmi les personnalités qui y assistaient se trouvait le peintre Maurice Rombert, de passage à Meknès, qui avait déjà été reçu par Moulaï Hassan, assis sur le même trône doré, en 1887 : *L'Illustration* avait, d'ailleurs, à cette époque, publié quelques dessins de lui reproduisant cette cérémonie.

Le 25 au matin, la file des automobiles formant le cortège impérial se mettait en route vers Moulaï-Idriss, la ville sainte, où se trouve le sanctuaire de la dynastie des Idrissites. Un peu avant d'arriver à la ville, sur un petit plateau, une tente avait été dressée. Le sultan descendit d'auto pour revêtir son costume de gala et c'est à cheval qu'il fit son entrée dans la cité sacrée, entre les coteaux boisés d'oliviers centenaires, par les rues étroites et tortueuses où exultait toute une population en liesse.

Le sultan ne passa à Moulaï-Idriss que quelques heures : juste le temps de faire ses dévotions à la mosquée. Le couloir d'entrée de celle-ci est fermé par une grande barre de bois millénaire, et l'on vit le souverain, descendant de cheval, se courber, comme le commun des mortels, pour passer sous cette clôture. Le soir même, Moulaï Mohammed rentrait en automobile à Meknès d'où il regagnait peu après Fez, puis son palais impérial à Rabat.

Ce premier contact du nouveau et jeune souverain avec son peuple a produit partout sur les indigènes une profonde impression. C'est sous les meilleurs auspices que s'ouvre le règne du fils et successeur de Moulaï Youssef qui, comme son père, restera un loyal collaborateur de la France, pour le bien de ses sujets et la prospérité du grand pays dont nous assurons le protectorat.



Les femmes attendant le passage du sultan à Moulaï-Idriss. — Photographies Flandrin.



Arrivée du roi et de son cortège sur le lieu de la cérémonie.



Le roi Somdet-Phra-Chao-Sisovang-Vong recevant sa décoration des mains du général Andlauer, commandant supérieur au Laos.

LA REMISE DU GRAND CORDON DE LA LÉGION D'HONNEUR AU ROI DU LOUANG-PRABANG

Au mois de novembre dernier, le général Andlauer, commandant supérieur au Laos, prenait la tête d'une mission aérienne chargée d'aller remettre le grand cordon de la Légion d'honneur à S. M. Somdet-Phra-Chao-Sisovang-Vong, roi du Louang-Prabang. Il n'est sans doute pas superflu de préciser la situation de ce royaume, qui s'étend sur les deux rives du Mékong, entre le Tonkin au Nord et à l'Est, la Birmanie à l'Ouest et le Siam au Sud et au Sud-Ouest. D'une superficie de 6.000 kilomètres carrés, il compte une centaine de milliers d'habitants. Il est gouverné par un roi et un second roi qui ont à leurs côtés, depuis 1896, un

commissaire français. La mission aérienne du général Andlauer comprenait cinq appareils Breguet-14. Le résident supérieur du Laos, M. Bosc, et le colonel Mougien étaient parmi les passagers. Malgré des conditions atmosphériques très défavorables au passage de la chaîne de montagnes annamite, aucun incident ne marqua le voyage et les cinq appareils regagnèrent Hanoï après une randonnée de près de 3.000 kilomètres. La remise du grand cordon au roi avait d'autre part donné lieu, dans la ville de Louang-Prabang, à une cérémonie imposante, dont les éléphants du cortège royal rehaussaient le caractère pittoresque.



La foule assistant, à Bangkok, à l'arrivée processionnelle du jeune éléphant blanc.

L'ENTRÉE D'UN ÉLÉPHANT SACRÉ DANS LA CAPITALE DU SIAM

Octobre et novembre sont, pour les Siamois, deux mois de fêtes ininterrompues dont la dernière, l'anniversaire du roi Prajadhipok, le souverain actuel, fut célébrée cette année avec un éclat particulier. Il s'y ajoutait en effet un événement qui ne se renouvellera peut-être jamais plus au cours de ce règne : l'entrée solennelle d'un éléphant blanc dans la capitale.

Les lecteurs de *L'Illustration* ont déjà vu cet éléphant dans le numéro du 1^{er} janvier 1927. Né dans les forêts du Laos siamois en mai 1926 et transporté quatre mois après en grande pompe à Xieng-Mai, où il fut présenté aux souverains lors de leur voyage dans le Nord, en janvier 1927, il y demeura depuis lors, attendant de faire son entrée dans Bangkok. Ce fut le 9 novembre dernier qu'il quitta, accompagné de sa mère, la ville de Xieng-Mai où tous deux avaient passé des jours si paisibles. S. A. R. le prince de Kambaeng Peth, ministre du Commerce et des Communications, représentant le roi, s'était rendu à Xieng-Mai pour assister aux diverses cérémonies qui précéderent le jour de leur départ.

Ce ne fut pas chose facile que de faire entrer le jeune pachyderme dans le wagon construit spécialement pour lui et son encombrante mère. Comprenant sans doute qu'il quittait pour toujours la ville où il avait vécu si heureux, au milieu de la vénération d'un peuple simple, sans pompe mais aussi sans tracas, le courage lui manqua au dernier moment, et il refusa d'avancer. Ni la persuasion ni les plus alléchantes friandises ne purent venir à bout de ce juvénile entêtement et, en dépit du respect qui lui est dû, il fallut recourir à la force : trois éléphants aux défenses redoutables lui firent entendre raison et le poussèrent dans

son wagon. Il était cependant confortablement aménagé ce wagon, et digne de séduire même une quasi-divinité : douches, ventilateurs, éclairage électrique et même... téléphone. Aussitôt le récalcitrant voyageur entré, entravé, verrouillé, le train s'ébranla, mis en marche par deux locomotives dont la première, ornée d'un immense éléphant blanc, disparaissait sous les fleurs. Ce train était suivi d'un train spécial, muni d'une installation de T. S. F. qui permit une communication constante avec Bangkok.

À la première étape, Lampang, l'éléphant voulut montrer encore une fois qu'il ne l'entendait pas de cette oreille et refusa de s'y rembarquer. Douceur ni violence n'arrivant à vaincre sa résistance, il fallut faire appel à la ruse. Paré de branchages, de fleurs et de cannes à sucre, le wagon prit en quelques instants un séduisant aspect sylvestre. Et, tenté, espérant échapper à ses geôliers, le malheureux se précipita, tête baissée et plein d'allégresse, dans le piège qui lui était tendu. La désillusion fut si vive qu'il renonça par la suite à toute résistance. Il accueillit convenablement les bonzes qui, à Den Jay, attirèrent sur lui, par leurs prières et leurs chants, les bénédictions de Bouddha et il fit bonne figure à S. A. R. le prince de Lopbouri, ministre de l'Intérieur, venu à sa rencontre à Pitsanuloke. À Bang Pa Inn, le roi et la reine l'attendaient. Les souverains assistèrent à diverses cérémonies rituelles, puis regagnèrent la capitale pour y accueillir les augustes visiteurs.

Ce fut à la gare royale Chitr Ladda qu'ils débarquèrent, accompagnés de plusieurs bonzes. Le 15 novembre, à 4 heures de l'après-midi. Le roi les reçut, entouré des princes du sang et de hauts dignitaires. Une plate-forme avait été construite pour les animaux sacrés. Ils y furent conduits et, pendant que les bonzes psalmodiaient leurs chants, ils furent parés pour la procession. On couvrit leurs têtes de calottes de velours rouge brodé d'or avec des mèches blanches

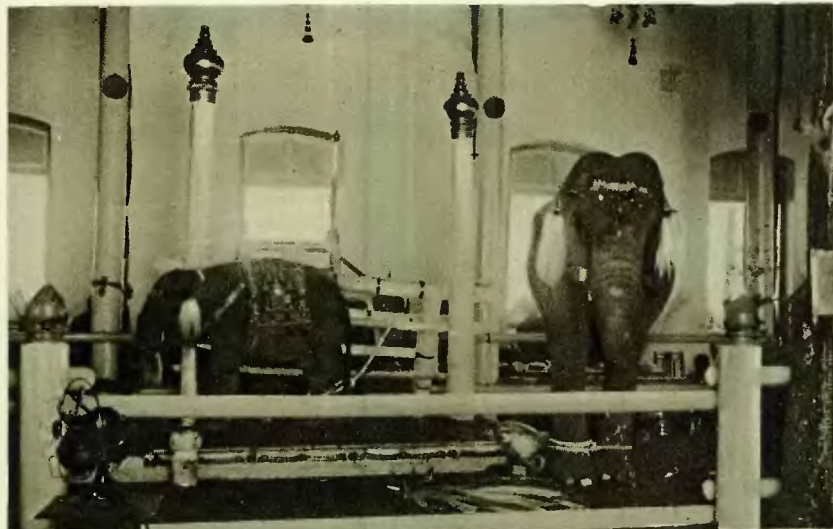
tombant de chaque côté. Sur leurs dos furent posés des manteaux également rouges et brodés d'or. Puis le roi regagna son palais où la procession devait se rendre. Dans le parc, des tentes étaient dressées pour les invités. À côté du pavillon royal où avaient pris place les souverains et plusieurs princes, un pavillon était réservé aux membres du corps diplomatique.

Une troupe de cavalerie précédait la procession. Ensuite venaient des boys-scouts siamois, les *Tigres Sauvages*, accompagnés de leur orchestre et portant des drapeaux à l'effigie de l'Éléphant Blanc. Puis deux éléphants parés de rouge et d'or, entourés de figurants vêtus de panouges rouges et de vestes blanches et casqués d'or. Après eux, dix porteurs écarlates portaient le gong de la victoire que l'on frappe pour célébrer un événement heureux. Ils étaient entourés de guerriers antiques et de douze porteurs de parasols royaux à sept étages. Deux éléphants sacrés précédaient immédiatement le héros du jour. L'un d'eux, nommé Phra Savekajera, était l'éléphant blanc né au cours du règne précédent. Derrière l'éléphant blanc et sa mère, étaient portées, sur un plateau d'or, les décorations conférées à l'envoyé du ciel. Dans un palanquin rouge et or, à quatre porteurs, un singe d'une blancheur immaculée avait, lui aussi, sa part d'honneurs. Une centaine de *Tévadas*, ou génies, terminaient le défilé.

L'éléphant blanc et sa mère furent conduits au pavillon construit à leur intention, et le singe blanc fut admis à y loger également. Au service religieux qui suivit, le roi assista seul, la reine ne devant pas, selon la tradition, figurer officiellement à ces cérémonies. Et quand le souverain eut regagné son pavillon, pendant que l'éventail royal attirait sur lui la fraîcheur du soir, se déroula le plus beau spectacle que l'imagination des poètes ait pu prêter à l'Extrême-Orient. Surgissant de l'ombre, éclosent une à une des fleurs de lumière : les danseuses laotiennes de Xieng-



Estrade et pavillon construits dans le palais pour l'éléphant sacré.



Le jeune éléphant et sa mère à l'intérieur de l'étable.



Le roi de Siam versant l'eau lustrale sur l'éléphant sacré.

La teinte véritable de l'éléphant « blanc » est, en réalité, un gris assombri ici par l'effet de contre-jour.

Mai commencent la danse sacrée des lotus, la danse sacrée que, jadis, seuls les yeux du roi pouvaient contempler.

Le lendemain matin, après que l'éléphant blanc eut pris un bain en musique, le roi se rendit auprès de lui. Il alluma les cierges sacrés et attendit l'heure rituelle pour procéder à la cérémonie de l'onction. A 9 heures 26 minutes 24 secondes, l'astronome royal fit résonner le gong de la victoire. Les bonzes entonnèrent des cantiques, les brahmanes soufflèrent dans leurs conques et frappèrent leurs cymbales. Le roi gravit une estrade

et oignit l'éléphant, puis lui présenta une canne à sucre sur laquelle étaient inscrits le nom et le titre conférés à l'animal sacré : *Phra Savetr Gajadejna Dilok*. A leur tour, plusieurs princes oignirent l'éléphant et les brahmanes lui versèrent l'eau lustrale. Il fut ensuite paré, puis on passa un collier d'or à son cou. Des feuillages d'or et d'argent furent ensuite placés aux coins de son estrade. Le roi regagna alors son pavillon d'où il assista à la procession.

Une vingtaine de groupes composaient cette procession. Après le défilé des héros de légende venaient

des groupes de danseuses, de fleurs, d'oiseaux, des jeunes filles costumées en Persanes, en Hindoues, en Egyptiennes, en légionnaires romains.

Le défilé dura plus d'une heure. Après quoi le roi distribua des présents aux fonctionnaires du département de l'Eléphant.

En dépit des changements qu'apporte aux coutumes l'éducation occidentale, malgré le désir de certains de paraître affranchis des liens du passé, la foi et le respect des traditions demeurent encore vivaces dans les cœurs siamois. — RAYMOND PIGNON.



L'arrivée à Helsingfors.

1) PAYS DU TOURISME INCONNU

L'HIVER EN FINLANDE

Tout au fond de la mer Baltique, il est une terre féérique : six mois de l'année, avec les branches chargées de neige de ses forêts, sous les étoiles des froides nuits du pôle, elle ressemble à quelque fabuleux sapin de Noël. Et les six autres mois, pendant les jours sans nuit, elle reflète le ciel dans les prunelles bleues de ses trente-sept mille lacs. C'est la Finlande.

On parle toujours de la résurrection de la Pologne, mais la Finlande, elle aussi, à la faveur des convulsions russes, vient d'échapper à une servitude séculaire. Huit siècles durant vassale de la Suède, et les cent dernières années vassale de la Russie, elle connaît enfin l'indépendance. Elle vient de célébrer le dixième anniversaire de cette résurrection.

Comme secrétaire général de la presse latine, le gouvernement finlandais m'avait fait l'honneur de m'inviter à cet anniversaire, parce que la Finlande se défend d'être scandinave. Elle représente, en Europe, une race à part. Trop petite pour ne pas se rattacher à un des grands courants européens, elle se sent attirée par la lumière et la chaleur des civilisations nées près du soleil.

Dans les énormes bibliothèques d'Helsingfors, en feuilletant des numéros de *L'Illustration*, un de ses hommes d'Etat me disait :

— Faites-nous un plaisir ! Parlez de nous dans ce magnifique journal qui, pour nous, est le miroir de la France ! Chaque été, de grands bateaux chargés d'excursionnistes nous arrivent d'Angleterre et d'Amérique. Dites aux Français qu'ils devraient venir aussi ! Il y a des croisières françaises qui remontent les côtes de Norvège. Pourquoi l'une d'elles, en juillet prochain, ne remonterait-elle pas les côtes de Finlande, plus incédites ?

— Mon cher ministre ! mon métier ne me laisse pas le loisir d'organiser des croisières. Mais je puis raconter les impressions d'un touriste qui n'a pas eu besoin d'un bateau spécial, car vos lignes de navigation

ordinaire sont très suffisamment confortables. J'ai parcouru les quatre parties du monde. Il faudrait aller loin pour trouver les impressions qui attendent ici le voyageur, à trois jours de Paris !

Trois jours, pas plus ! En quittant Paris le soir par le rapide de Berlin, je m'embarquais le lendemain à Stettin sur le *Wellamo*, steamer finlandais de 2.000 tonnes, battant neuf, verni comme une boîte à bijoux et tenu comme un yacht de milliardaire, qui fait la traversée d'Helsingfors en 48 heures. Ah ! la jolie petite salle à manger de ce yacht, lambrissée de bûleau jaune d'or, et les jolies cabines coquettes, et la bonne chaleur de serre tropicale qu'il faisait là-dedans, tandis que la proue du navire, armée en brise-glaces, refoulait avec un fracas de cristaux entre-choqués les glaçons flottants de l'embouchure de l'Oder. Contraste de cet habitacle voluptueux avec les rivages du Brandebourg, caparaçonnés dans leur linceul de brumes d'hiver !

L'arrivée à Helsingfors remplace ce décor fantomatique de brumes laiteuses, où l'on glisse pendant deux jours, par un scintillant panorama de neige.

Helsingfors est monumental. Cette capitale de deux cent cinquante mille âmes est bâtie comme si elle en attendait deux millions ! Ses esplanades larges comme nos Champs-Élysées, ses places vastes comme la place de la Concorde, ses palais classiques à colonnades, ses églises à parvis et à escaliers de géants, sa gare de granit rouge décorée de statues colossales, son musée historique, à créneaux de forteresse médiévale, tout y emplit l'œil d'un sentiment de grandeur et de solidité. On sent un peuple installé là pour l'éternité.

Quelle différence, quand on vient de Reval, de Riga, de Kovno, de toutes ces cités voisines des pays baltes, moitié russes, moitié allemandes, avec leurs vieux quartiers gothiques datant de la Ligue hanséatique et leurs longs faubourgs d'isbas et de hangars moscovites ! Quel contraste surtout entre les 20.000 automobiles américaines, qui roulent ici dans les rues et sur les routes, et les vieux fiacres russes encore en usage à Reval, avec leur gros cocher malpropre et leur petit cheval mal bouchonné ! Reval et Riga vivaient de la Russie ; elles ont beaucoup perdu en la

perdant. Helsingfors, même au temps des Russes, était l'expression d'une civilisation personnelle. Elle a ses poèmes homériques dans l'épopée finnoise du *Kalévala* et son Victor Hugo dans le poète Rûneberg. le chanfre des guerres suédoises d'il y a cent ans.

A Paris, nous eûmes la première révélation de cette nation neuve, quand elle se mit à triompher dans les Jeux olympiques où le coureur Paavo Nurmi apparut comme un Achille aux pieds légers. Tel l'a dressé ici en bronze, au musée de l'Athenaeum, son compatriote le jeune sculpteur Altonen. Car le miracle grec se renouvelle : des Phidias et des Praxitèle naissent pour sculpter les triomphateurs de l'arène.

Grec, ne l'est-il pas aussi ce pétrisseur de statuettes de Tanagra qui a nom Valgren, le vieux Valgren, bien connu à Paris où il vit depuis quarante ans ?

C'est dans la petite ville provinciale de Borgo, aux maisons de bois rouge somnolentes sous la neige, à deux heures de chemin de fer d'Helsingfors, qu'on m'a conduit admirer à la fois le musée de Valgren et la chambre où mourut le poète national Rûneberg. Ce pèlerinage patriotique se corse d'une visite au cimetière, où se dresse le cénotaphe de pierre noire élevé à l'étudiant finlandais exalté qui, avant la guerre, assassina le gouverneur russe Bobrikoff et se suicida ensuite.

Quand on a fait le tour des curiosités artistiques et historiques d'Helsingfors, du musée de peinture moderne qui s'inspire de l'art français au musée de souvenirs historiques qui remontent à l'époque suédoise, et quand on est allé écouter au théâtre finnois *la Tempête* de Shakespeare, agrémentée d'une fraîche musique du compositeur Sibelius, il reste des plaisirs moins intellectuels : les sports, la chasse, la pêche.

Les Anglais viennent surtout pour la pêche au saumon, sport flegmatique. Les Français pétulants qui habitent ici — ils ne sont pas nombreux ! j'en ai compté dix, dont cinq diplomates — lui préfèrent la chasse au coq de bruyère, le grand tétras, aussi commun dans les forêts finlandaises qu'il est devenu introuvable dans nos forêts de France. Le matin, au marché d'Helsingfors, les cuisiniers achètent du coq de bruyère comme chez nous on achète du dindon. On le voit pendu à l'étal des marchands de volaille par douzaines.

Moins alléchante mais plus dramatique est la chasse à l'ours. Les paysans suivent l'énorme plantigrade à ses traces dans la neige, quand l'animal recherche le vieux sapin où il va dormir tout l'hiver sous les branches basses. L'ours dûment repéré, ils vont le vendre aux messieurs de la ville. On arrive, on tire l'ours de son sommeil hivernal. Il sort en grognant, ébloui. Et on le mitraille sans gloire. Mais quel beau tapis de salon il fera quand on l'aura envoyé à Leipzig ou à Paris pour le tanner !

Il y a en outre ici soixante mille sportsmen qui font du sport sans le savoir. Ce sont les flotteurs de bois coupé qui descendent torrents et rivières sur des parcours de plus de 1.000 kilomètres, debout sur leurs radeaux improvisés. Quelle énergie représente cette navigation primitive ! En hiver, quand les cours d'eau sont gelés, ces mêmes hommes se distraient à chasser le phoque.

Tels sont les plaisirs de la vie aux pays circumpolaires, où nous avons peut-être le tort, quand nous y allons, d'aller toujours en été. Certes, les courts étés du Nord, quand lacs, torrents et cascades éclatent comme une joie longtemps prisonnière, ont le charme des heures rares. Mais quelle âpre et vigoureuse sensation de grandeur donnent en hiver les rapides de l'Imatra où la science moderne vient d'installer des turbines électriques, sans gêner — heureusement — la majesté du bouillonnement éternel des eaux bleues sous les énormes sapins séculaires surchargés de neige, pareils à des mammoth polaires dressant au bord du fleuve leur fourrure gelée !



Une descente de bois flottés.
Ces flottages s'effectuent parfois sur 2.000 kilomètres et durent deux années.



Le brise-glâce *Jääkarhu* ouvrant la voie aux bateaux qui entrent dans le port d'Helsingfors.



Les célèbres rapides de l'Imatra.
PAYSAGES D'HIVER EN FINLANDE



L'obélisque d'Axoum, devant l'entrée du guebi du dedjaz Guébré-Sélassié.



Le grand château du roi Fasil, à Gondar.



Intérieur des bastions du vieux palais de Gondar.

VESTIGES D'UN PASSÉ HISTORIQUE EN ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE

Photographies Carlo Pacchiotti.

A TRAVERS L'EMPIRE DE MÉNÉLIK

DEUX GRANDES CITÉS ÉTHIOPIENNES

Nous donnons aujourd'hui le second article de M. Jean d'Esme, dont le livre de voyage sur l'Éthiopie va paraître dans quelques jours. Dans son premier article, le 22 octobre dernier, M. Jean d'Esme évoquait — avec la prestigieuse survivance de ces coutumes féodales dont on ne saurait avoir le spectacle de nos jours qu'en Éthiopie — les hauts barons et les grands suzerains de l'Empire abyssin. Aujourd'hui, ce sont les cités religieuses et historiques d'Éthiopie que M. Jean d'Esme nous décrit. Déjà, dans notre numéro du 31 mai 1924, M. Maurice de Coppet, alors ministre de France à Addis-Abeba, nous parlait des sanctuaires et des cités chrétiennes d'Éthiopie : Lalibela, Mertoulé-Mariam, etc. L'article que l'on va lire, avec ses vivantes et pittoresques descriptions, complète et parachève ce chapitre de l'histoire civile et religieuse de l'empire des Négouss Négeust, — l'une des plus curieuses qui soient.

JÉRUSALEM D'ÉTHIOPIE : DEBRÉ-LIBANOS LA SAINTE

Elle se présente à nous d'étrange façon. Six jours après notre départ d'Addis-Abeba, nous atteignons le rebord du plateau que nous suivons depuis quatre étapes : à nos pieds, à 300 ou 400 mètres en contre-bas parmi un fouillis d'arbres où dominent les eucalyptus aux frissonnements bleuâtres et les oliviers sauvages d'un vert argenté, des toucoules mêlent leurs toits de chaume à des toits rectangulaires de tôle ondulée qui étincellent parmi les frondaisons. Un peu sur la droite, le dôme d'une église orthodoxe luit. Au Nord, dans les lointains embrumés, la coulée d'une rivière tord un serpent d'eau miroitante entre deux falaises sombres. Au-dessus de ce paysage immense, un ciel dur, un ciel d'acier fraîchement poli, brille sans éclat. Au fond de cet entonnoir naturel, — de cette bizarre fosse sismique, — ces toucoules, ces bâtiments au toit de tôle, ce dôme, ces arbres, cette oasis piquée de maisons et d'édifices, c'est Debré-Libanos : la Jérusalem, la Mecque de l'Éthiopie !

Etrange ville, en vérité, — et si peu semblable à toutes les agglomérations abyssines que nous avons déjà rencontrées !

Ville antique et uniquement consacrée à la vie religieuse, Debré-Libanos demeure en effet, au centre du vaste empire, une métropole à part, une capitale particulière. Le monde extérieur n'y pénètre que par exception et pour de brefs séjours. Il y vient s'agenouiller, s'humilier et prier, puis s'en retourne après cette cure religieuse vers ses agitations, ses luttes, ses soucis et ses vanités passagères.

Car, sur le territoire de cette terre sainte, n'ont le droit de se fixer que prêtres au turban et au chamma jaunes, moines au turban blanc, moineillons et élèves en prêtrise, ne vivant que pour la prière, l'aumône et le sacerdoce.

Tout ce qui nous entoure est conçu pour eux et par eux, concourt à leur bien-être, sert leurs besoins, assure leur existence.

Ces toucoules disséminées parmi la verdure ? — cases où habitent les élèves moines, les enfants destinés à la cléricature... Ces longs hangars à toit de tôle ? — réfectoires, cuisines des prêtres et des moines... Ces bâtisses rondes protégées par des enceintes palissadées ? — dispensaires de lépreux et asiles de vieillards entretenus aux frais des religieux... Ces dômes superposés, surmontés de croix énormes et dorées ? — des églises... Ces maisons carrées aux murs de pierre ? — des tombeaux de hauts seigneurs qui ont tenu à dormir leur sommeil final au sein de la terre sacrée... Ces hommes qui passent nonchalants, doux et graves, la haute canne à la main ? — des prêtres et des moines... Ces enfants qui jouent parmi la poussière ou immobiles sous le soleil féroce, nous contemplant attentifs et silencieux ? — de futurs prêtres, des moines de demain... Ces femmes, enfin, rares et tristes, qui circulent de lourdes charges au dos ? — les servantes qui vaquent aux soins ménagers des deux congrégations.

Nous devons faire, le lendemain, la

connaissance du chef prêtre durant la grand'messe à laquelle, exceptionnellement et par l'entremise d'un vieux moine, il nous avait invités.

La cérémonie achevée, il nous avait fait annoncer sa visite pour quatre heures et à peine avons-nous regagné notre camp qu'il arrive à son tour, accompagné d'un autre prêtre. Nous prenons place devant la table où le thé est préparé. Il a remplacé son haut turban par un bonnet. Son visage aux traits réguliers semble très jeune. On lui donnerait une vingtaine d'années ; en réalité, il en a trente. Arrivé il y a quatre ans comme simple prêtre, il a franchi tous les échelons de la hiérarchie ecclésiastique et le voici maintenant chef de l'église de Debré-Libanos. Il parle lentement, d'une voix égale et douce, souriant par moment, sans geste, balançant simplement son chasse-mouche. Tout en goûtant avec curiosité la tasse de thé au rhum qu'on lui offre — et dont il nous avoue n'avoir encore jamais bu — il nous raconte l'histoire de la Cité sainte.

Ce fut Técla-Haïmanot, le saint, qui la fonda. Après y avoir vécu dans la méditation et la prière, il eut, au moment de sa mort, une vision. Dieu lui apparut et lui fit la promesse que tous ceux qui mourraient ou qui se feraient ensevelir dans ce lieu iraient tout droit au paradis.

— C'est pourquoi vous avez pu visiter les tombeaux de tant de seigneurs réunis ici. De même, vous pourriez voir là-haut, dans une fissure de la falaise, les squelettes de quelques-uns de nos guerriers tués à Adoua et dont on a transporté les corps ici, afin que ces héros soient assurés du paradis dans l'autre monde.

Il parle encore longuement, avec des pauses occupées à réfléchir, à peser ses mots.

Puis il se lève, la face pensive. Avant de partir, de sa main tendue il englobe, en un geste circulaire, tout le paysage étalé devant nous.

— Ici, dit-il, l'église et ses prêtres ; là, dans un creux de la falaise, les cadavres de nos soldats d'Adoua et le bain sacré, — l'eau miraculeuse dans laquelle, chaque année, Ménélik venait prendre ses bains ; là-bas, sur cette colline, les bâtiments du monastère que vous devez visiter. En tout, cinq à six mille âmes qui, toutes, suivent la règle prescrite par le Seigneur et toutes sont consacrées à son service. C'est Debré-Libanos, la terre de Dieu, notre Jérusalem et notre Mecque. Vous n'y verrez personne que les serviteurs de Dieu, car eux seuls ont le droit d'y avoir leur demeure... pour y vivre sous son oeil et dans sa main...

Et c'est vrai...

La caractéristique de cette cité est bien d'être tout entière la ville de la foi et de la prière.

Nous avons suivi les conseils du jeune abbé. Nous sommes tout d'abord montés jusqu'aux ossements des guerriers abyssins tués à Adoua. Dans un creux à mi-hauteur de la falaise, des corps momifiés sont entassés dans des coffres aux couvercles disloqués et aux planches mal jointes. Notre guide nous montre d'une badine respectueuse les traces des blessures : ici, un fémur cassé par un éclat d'obus ; là, un crâne fendu par une balle dont l'extrémité pointe encore à travers la peau parcheminée. Ensuite nous sommes arrivés au bain sacré et, près de la maisonnette où Ménélik procédait à ses ablutions sanctifiantes, nous

avons vu le ruisseau sourdre du flanc de la montagne et, capté par un tuyau de tôle, tomber avec un bruit clair dans une piscine carrée au sol cimenté. Et sous ce jet d'eau limpide et glaciale, doué de vertus miraculeuses, un père, tout en marmonnant des prières, maintenait durement un pauvre enfant malingre, scrofuleux, hoquetant et secoué de convulsions nerveuses. Et nous avons vu ce père impitoyable, lorsque l'enfant, délivré, s'écroula sur le sol proche, hébété et grelottant de froid, le soigner, le dorloter et le bercer, tout en continuant à invoquer Técla-Haïmanot et le Père Éternel... tandis que le petit être joignait ses mains tordues et déformées en un geste de supplication et de prière !

Nous avons enfin longuement erré à travers le monastère, — petite ville dans la grande ville, — sainteté suprême au cœur même de cette terre sainte entre toutes.

Nous y avons surtout visité cette étrange « Maison des douze Apôtres » dont le souvenir demeurera longtemps en notre mémoire.

Une ruelle zigzaguant entre des haies fleuries nous amène devant une bâtisse carrée coiffée d'un double toit de tôle. Une sorte de véranda l'entoure et, au milieu du mur de grosses pierres, une porte bâille, protégée par un rideau de toile crasseuse devant lequel nous attendons tandis que notre guide, le soulevant, pénètre à l'intérieur. Un bruit de voix chantantes et de claquements de mains parvient jusqu'à nous, puis le silence retombe et, précédés d'un moine qui est venu nous prendre, nous pénétrons dans la « Maison des douze Apôtres ». C'est une grande pièce carrée aux cloisons de pisé, au sol de terre battue. Très haut, près du toit, de petites fenêtres découpées dans le mur laissent vaguement pénétrer un peu d'air et de lumière. En face de la porte par où nous sommes entrés, une autre porte également dissimulée par un voile d'étoffe sale. Au-dessus de cette ouverture, aux deux solives qui dépassent de la muraille et forment portemanteau, des aiguillettes de chair crue sont suspendues et achèvent de se dessécher. Dans un angle de la pièce, un lit de sangle exhibe, en guise de sommier, ses lanières de cuir entrecroisées munies de leurs poils. Sous ce divan, des paniers, des peaux de bêtes en rouleau gisent à côté de ferrailles, d'ustensiles de cuisine et de cruches qui constituent un bric-à-brac poussièreux.

Au milieu de cette chambre, par terre, des peaux de bœufs grossièrement tannées sont étalées. On y déroule, par surcroît, en notre honneur, un tapis, sur lequel nous prenons place à croupetons. Dans notre dos, une énorme jarre pleine d'eau est posée avec deux gobelets d'émail bleu à ses côtés. En face de nous, devant la porte et sous les lanières de viande crue, un homme d'une cinquantaine d'années nous accueille d'un salut courtois et d'un sourire bienveillant. Il écarte le haut pupitre sur lequel se trouve son livre de prières et se penche vers nous. Dans sa figure ridée, casquée de cheveux grisonnants, des yeux jeunes et vifs nous examinent.

— Est-ce que chez vous il y a quelque chose comme ceci ? demande-t-il.

Ses yeux parcourent la pièce et nous désignent de chaque côté des deux portes six petites ouvertures ogivales découpées dans la cloison, défendues

par une petite porte faite de branchettes entrelacées et munies d'un lambeau d'étoffe comme rideau. Au pied de chacune de ces ouvertures, accroupi par terre sur une peau de bœuf, un moine, immobile et silencieux, nous regarde. Nous en comptons onze dont les regards sont levés sur nous obstinément.

— Ceci ?

— Oui, cette « Maison des douze Apôtres » ? En avez-vous une, quelque part en France ?

Et il nous explique :

— Derrière chacune de ces portes se trouve une cellule. Il y en a douze. Car, comme les douze apôtres dont nous revivons l'existence, nous sommes douze ici, — douze moines qui, du soir au matin et du matin au soir, sans discontinuer, méditent et prient à tour de rôle. Les heures d'office nous réunissent, pour la récitation des prières et le chant des cantiques.

» Le reste du temps, chacun mène sa vie spirituelle à sa guise. Nous vivons en commun. Celui qui a soif boit à la jarre, celui qui a faim prend sa part de la viande qui est pendue au-dessus de ma tête. Nous ne sortons



Le tombeau du cheval du roi Fasil, à Gondar.

presque jamais de cette demeure, sinon pour aller à l'église les jours de grandes fêtes religieuses et lorsqu'un malade ou un mourant nous fait appeler.

» Ainsi l'a voulu Técla-Haïmanot le Très Saint, qui, avec onze de ses élèves, fonda cette communauté en souvenir du seigneur Yasous et de ses douze disciples préférés. »

Dans la pénombre à peine pâlie par la clarté blafarde et chiche tombant des petites fenêtres, les onze moines, ombres blanches devinées contre les cloisons brunes, remuent lentement la tête et un murmure chantonné monte de ces onze spectres :

— Ainsi l'a voulu Técla-Haïmanot le Très Saint!

Le vieux moine nous reconduit jusqu'à la porte par où nous sommes entrés...

— Que Técla-Haïmanot vous garde! — dit-il, — et puisse ce voyage que vous avez commencé par la visite à la demeure du Très Saint et de ses disciples vous être agréable et facile...

Nous retrouvons l'air tiède et léger avec un large soupir de bien-être. Et nous prenons le chemin du retour. Traversant à nouveau le vaste monastère encombré de serviteurs, de bouchers, de boulangers et de cuisiniers, bourdonnant de moines méditatifs et marmotteurs, peuplé de pieux personnages prosternés, nous allons devant les cases où les moines annoncent les livres saints du matin au soir parmi l'ombre des eucalyptus bleus, pareils à de

les troncs formidables des genévriers centenaires sous lesquels s'abritent nos tentes, est, en effet, bien quelconque : nous n'apercevons de la ville que quelques taches de verdure, une dizaine de toits bruns et la silhouette lointaine et vague d'un énorme château aux tours carrées, aux murs crénelés.

Tandis que nous nous établissons tant bien que mal et que nous attaquons notre déjeuner, composé de conserves, nous voyons descendre du plateau, en face de nous, deux Européens à mulet. Ce sont le capitaine docteur Paulicelli et le capitaine Carlo Pacchiotti, directeur et secrétaire de l'agence commerciale italienne à Gondar. Tous deux nous font l'accueil le plus gracieux du monde et, avec une insistance et une cordialité irrésistibles, nous obligent à venir nous installer à l'agence.

Nous grimpons le flanc abrupt du plateau par un sentier zigzaguant, poussiéreux et semé de cailloux où nos bêtes fatiguées bronchent, et finissons par atteindre la plate-forme sur laquelle est bâtie la cité. Nous cheminons dès lors dans d'étroites ruelles encaissées entre de hautes murailles de pierre au-dessus desquelles pointent les toits bruns et pointus des toucoules. D'énormes figuiers et, çà et là, des genévriers étalent des mares d'ombres bleues.

Nous voici enfin devant une porte de bois, massive et rude; nous la franchissons et, traversant plusieurs cours bordées de murs et de barrières, nous attei-

Car tout autour du village, avec ses sentes étroites encaissées entre les murs de pierre et enfouies dans l'ombre des arbres débordant par-dessus les crêtes des murailles, surgissent les vestiges d'une splendeur qui n'est plus.

Les châteaux, construits par les Portugais au seizième et au dix-septième siècle pour le roi Fasil, pour ses femmes et pour ses successeurs, hérissent encore le paysage de leurs formidables silhouettes. Ils sont en ruines; les étages n'ont plus que des morceaux de plancher; aux murailles épaisses des déchirures béantes; çà et là, des amas de pierres et de plâtras gisent, pans de murs affaissés, cloisons éboulées, escaliers écroulés. Mais l'ensemble conserve toujours, sous la lèpre des mousses, des lianes et des plantes grimpantes, une force imposante, une majesté intacte.

Les immenses murailles trouées de meurtrières, les tours, les mâchicoulis, les toits plats crénelés se profilent sur le ciel net et opposent leur rudesse massive et féodale à la grâce légère, précieuse presque, d'une « maison de plaisir » voisine.

Dans la plaine, sur la ronde des collines environnantes, d'autres châteaux et des églises aux dallages soulevés et écartés, aux cours envahies d'herbe, aux toits béants, aux poutres et aux piliers branlants et s'effritant en pourriture poussiéreuse, attestent avec ténacité de l'importance que connut cette cité aujourd'hui morte.

Sur le tombeau que Fasil fit construire pour son cheval préféré, un arbre a poussé fendant de son tronc la muraille et crevant de ses branches le toit en coupole. Les fosses aux bêtes fauves, envahies par la terre et les ronces, ne sont plus accessibles et seuls y nichent maintenant de tristes hiboux.

Ce passé est mort, — bien mort. Il n'en subsiste qu'un souvenir et qui s'en va en s'effaçant chaque jour un peu plus.

C'est que Gondar, qui, durant plus de deux siècles, fut la plus grande cité de l'Empire, sa capitale politique et son centre commercial, n'a plus maintenant qu'une bien mince importance. Aucun chef considérable n'y réside. La grande ville de jadis s'est étiolée, est devenue bourgade, puis hameau et enfin village. Comme toutes les grandes choses qui meurent, elle est nostalgique, calme et douce. Sous l'arbre du jugement, le grand arbre aux larges frondaisons à l'ombre duquel, jadis, les rois rendaient la justice, des enfants jouent parmi les poules et les chiens qui errent çà et là cherchant leur pâture.

Près de lui, l'arbre des exécutions où, l'arrêtu, on pendait les condamnés, balance des lianes à chacune de ses branches.

Et sur le sol aride et pelé, la façade du grand château allonge son ombre vaine, son ombre trompeuse qui seule, hélas! demeure toujours grandiose...

Nous voici enfin à Axoum. De sa grandeur passée, que lui reste-t-il aussi, à cette métropole religieuse de l'Éthiopie? Et pourtant, cette agglomération de toucoules — ces dix, ces trente villages qui s'éparpillent sur le sol rocailleux et aride, autour du grand obélisque et de la vieille basilique — constituent le centre religieux de l'Empire, le plus antique, le plus vénéré des centres religieux. Vers l'an 360 de notre ère, en effet, l'Éthiopie, convertie au christianisme, reçoit des mains du Patriarche d'Alexandrie son premier archevêque, son Abonna initial, Freumentios, sacré évêque d'Axoum. C'est également dans Axoum la Très Sainte que, d'après l'antique légende, Ménélik I^{er} — ce fils des poétiques amours de la reine de Saba et du roi Salomon — aurait déposé les Tables de la Loi emportées de Jérusalem. Et la fameuse fête de Hédar-Sion célèbre cette date légendaire. Paré de ses habits de gala brodés d'or, surchargés d'argent et de pierreries, la tiare en tête et les grandes croix byzantines à la main, le haut clergé de l'antique métropole religieuse processionne à travers les rues et sur les places de la cité. Accourus de toutes les églises voisines, devant l'obélisque qui commémore le culte des Ptolémées, les prêtres exécutent les pas sacrés, les danses rituelles, — en grande pompe. Et le peuple massé aux alentours regarde sans comprendre ces cérémonies évocatrices d'un passé judaïque de leur foi, des vieilles traditions bibliques auxquelles vont venir s'ajouter les rites du christianisme copte.

Et sur la très antique capitale plane le souvenir de ces Axoumites, premiers fondateurs de la race et initiaux bâtisseurs de l'Empire.

Nous les verrons, ces grands prêtres chamarrés et dorés, et ces énormes croix aux dessins compliqués, et toute cette pompe et toute cette grandeur d'un passé qui, ici encore, va en s'effritant.

JEAN D'ESME.



UN DES GRANDS SANCTUAIRES DE L'ÉTHIOPIE. — La basilique d'Axoum.

grands cierges obscurs; et d'un bout à l'autre de cette cité et presque dans ses moindres recoins, ce qui nous frappe, c'est l'invisible présence de ce Dieu que tout le monde sert et prie, que tout le monde implore, vers qui tout le monde se tend, en qui tout le monde met sa confiance.

A travers les siècles, le peuple d'Éthiopie, mené par le fantôme de Ménélik I^{er}, lutte, combat et s'agit pour grandir, s'affirmer et vivre.

Mais ici, parmi l'ombre et le silence que traverse goutte à goutte le tintement lent et prolongé des cloches, c'est son âme paisible et forte qui se recueille et prie, inaccessible aux tumultes extérieurs et guidée par le spectre de Técla-Haïmanot le Très Saint.

GONDAR L'HISTORIQUE ET AXOUM LA TRÈS SAINTE

Vingt-quatre étapes nouvelles nous ont menés en vue de Gondar, la vieille cité qui vit la grandeur des négus négeust d'Éthiopie, la capitale historique de l'Empire jusqu'au siècle dernier.

Le paysage est à la fois curieux et décevant. Au milieu d'une immense plaine cernée de montagnes chauves aux flancs pelés, surgit un énorme îlot rocheux, sorte de piédestal sur lequel s'élève la ville. Dans la plaine, des églises et des palais envahis de verdure disséminent un chapelet de boqueteaux. Églises et palais ne sont plus que des ruines que rongent les lianes et qu'envahissent les frondaisons.

Lorsque nous atteignons notre campement, après une étape de cinq heures sous la pluie, parmi les grondements du tonnerre et les déchirements livides des éclairs, le spectacle qui s'offre à nos yeux, entre

gnons une grande place poussiéreuse, brûlée de soleil : nous sommes au cœur de l'agence.

A droite, une toucoule ronde aux murs de pisé blanchi à la chaux, à toit de paille et suivi d'une soupenne : la salle à manger du poste; lui faisant face, à gauche, derrière une muraille, le toit de chaume de la demeure du docteur Paulicelli allonge son arête grise. En retrait, sur la droite, plus loin que la cuisine, une maison en construction : le futur logis du capitaine Pacchiotti; puis le laboratoire de photographie, l'atelier, la forge et la menuiserie, les magasins.

Sous le soleil qui flambe, la place d'armes aride et poussiéreuse réverbère durement l'éclatante lumière. Le sol pâle est rude aux yeux et les murs blanchis à la chaux qui l'encadrent de toutes parts blessent les prunelles de leur éclat trop vif, trop cru. Dans un angle, hissé au sommet d'un échafaudage de bois à claire-voie le mirador, tour de guette et poste de veille tout à la fois, surgit, découpant sur le ciel de cruel acier sa silhouette de maisonnette haut perchée. Un clairon y monte la garde, pointant les heures et marquant de sonneries alertes le rythme alterné du travail, des tours de garde, des repas et du repos. A travers le limpide silence, les notes vibrantes du cuivre s'étalent très loin au-dessus de l'antique capitale historique, jusqu'aux chapelles abandonnées, jusqu'aux vieux châteaux en ruines qui s'éparpillent aux alentours, rongés par la végétation, crevés par le temps; croulants et nostalgiques, ils nichent parmi de grands genévriers qui tâchent à dissimuler dans leur ombre bleue la pitié et la lente agonie de cette grandeur révolue.

LE CHEZ-SOI NOUVEAU

Études sur les dispositifs et les appareils d'art ménager,

par BAUDRY DE SAUNIER

(Voir les numéros des 7, 14, 21, 28 janvier et 4 février 1928.)

VI. — L'ÉCLAIRAGE

L'immeuble moderne est debout. La plus extraordinaire des servantes, l'électricité, y est installée. Tel est le résumé de mes analyses précédentes.

Nous allons poursuivre l'ordre logique de ces études en examinant les procédés qui emplissent de lumière l'immeuble. Puis nous verrons comment on y a chaud; comment on y fait du froid; comment sa toilette, sa cuisine, son ménage, etc.

La lumière ! Je me permets de le rappeler, elle n'est en somme que l'effet produit sur notre système nerveux par certaines ondes de l'éther, de longueurs déterminées. Mais cet effet semble à l'humanité un bien si merveilleux que de tout temps elle a placé ses dieux dans le ciel, là précisément où sont situées pour elle les sources de la clarté.

Il faut savoir du reste que le nombre des êtres qui vivent et circulent sur notre terre microscopique sans connaître ces ondes, à notre sens presque divines, le nombre des êtres qui, selon nous, sont aveugles et par là méritent de notre part la pitié, est plus élevé que celui des êtres *illuminés* par elles ! Ils sont impressionnés par des ondes que nous ne connaissons pas ; ils les reçoivent par des organes que nous ignorons ; ils ont une autre lumière que la nôtre. La logique humaine les déclare naturellement des êtres tout à fait inférieurs.

Quoi qu'il en soit, la lumière, du moins le genre de lumière où seulement nous admettons que des êtres puissent vivre heureux, nous est si nécessaire que nous cherchons à en fabriquer dès que le ciel diminue trop l'intensité de la sienne, à plus forte raison quand il nous la supprime totalement.

De cette lumière artificielle savons-nous user au mieux ? Par quels procédés pouvons-nous, quand la nuit est tombée, couvrir les objets de radiations lumineuses, les baigner dans les flots de ces vibrations spéciales de l'éther, imiter au plus près la nature et même obtenir de ces ondes factices des effets que ne nous ont encore pas donnés les ondes naturelles ?

L'esprit moderne s'est posé ces questions. Les Américains, les premiers, en ont cherché les solutions. Il existe aujourd'hui un nouvel art supérieur, un nouveau venu dans la classe des beaux-arts, qu'on nomme *l'éclairagisme*. Notre pays tout de suite y est devenu maître, et l'étranger, même du Nouveau Monde, vient maintenant à son école.

L'éclairagisme comporte quantité d'éléments scientifiques qui sont hors de la portée du public. Nous aurons garde de ne pas nous y égarer. Il est cependant nécessaire à un homme instruit de comprendre au moins les bases des principes de l'éclairage moderne, et je suis contraint d'en infliger à nos lecteurs l'analyse simple.

Comment s'éclaire-t-on avec le maximum d'agrément ?

ment ? Telle est la question où confluent tous les problèmes de l'éclairagisme : maximum d'efficacité, minimum de fatigue, minimum de dépense pécuniaire, etc. Pour la résoudre, en partie tout au moins, aucun ménage, si modeste soit-il, n'a guère d'autres débours à faire, on va le voir, que d'un peu d'intelligence et de quelques précautions.

L'APPAREIL ŒIL. — Il n'y a pas de lumière s'il n'y a pas d'œil, puisque c'est l'impression que donnent à l'œil certaines vibrations que nous appe-

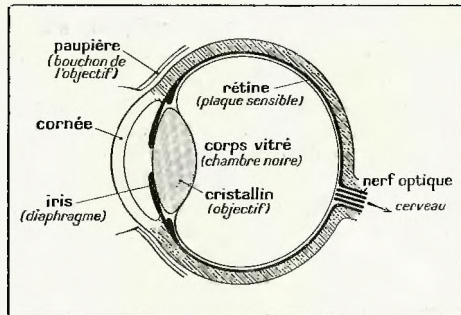


Fig. 1. — Schéma élémentaire d'un œil humain.

lons lumière. Il faut donc que d'abord nous étudions dans ses fonctions principales le système visuel pour comprendre dans quelles conditions seulement ces vibrations peuvent s'harmoniser avec son mécanisme.

L'œil, en résumé schématique, est un minuscule appareil de photographie en forme de boule, muni sur une extrémité de son diamètre d'une ouverture ronde et, approximativement sur l'autre extrémité, d'un paquet nerveux qui le met en communication avec le cerveau.

C'est un appareil d'extrême sensibilité. Ses fonctions sont trop souvent commandées par la fatigue et la souffrance ; il est en état quasi continu de défense. L'éclairagisme s'efforce à le mettre en état d'abandon paisible, de plaisir.

Lorsque l'œil ne doit pas admettre de lumière, tout son mécanisme réceptif est soigneusement tenu dans le néant fonctionnel par un obturateur à deux volets hermétiques, les paupières, qui le soustraient aux poussières de l'air et aux vibrations de l'éther. Si, pendant le fonctionnement de l'œil, des rayons brutaux menacent de l'envahir et d'y provoquer le phénomène à la fois douloureux et antivistuel qu'est l'éblouissement, l'obturateur rapproche automatiquement l'un de l'autre ses volets. Ainsi, sommairement, il diminue tout de suite le flot lumineux dangereux jusqu'à la quantité que la plaque de réception située au fond de l'œil, la rétine, peut supporter sans douleur vive.

Le premier principe de l'éclairagisme est donc la suppression totale, et en quelque circonstance que ce soit, de l'éblouissement, du phénomène que quantité de personnes confondent encore avec l'éclairage, alors qu'il en est au contraire une des négations. Eblouir, c'est forcer l'œil, de par le mécanisme des

paupières et, nous allons le voir, de l'iris, à prendre trop peu de lumière pour qu'il soit capable de voir nettement les objets, absolument comme un éclairage trop pauvre empêche l'œil de les percevoir avec précision.

Par conséquent, jamais, dans le Chez-Soi nouveau, et en aucun point de la maison, de la cave au grenier, la locution « avoir la lumière dans l'œil » ne doit avoir de réalisation.

Une comparaison de bon sens l'explique. Si vous voulez faire apprécier à un ami la couleur rouge que vous étendez sur une toile, ne commencez pas par lui mettre le pinceau dans l'œil !... Tel est le début du dogme éclairagiste. Que de ménages jusqu'à ce jour semblent ne l'avoir même pas soupçonné !

Mais il est indispensable, et c'est là le second précepte de l'éclairagisme, que vous étendiez sur cette toile une quantité de couleur suffisante au moins pour que votre ami la perçoive. Théoriquement vous n'en étendrez jamais trop, si pratiquement votre budget proteste ! De même vous n'aurez jamais un éclairage trop puissant, dans les limites où vos possibilités le permettent. Et ce n'est pas exhortation au gaspillage d'argent. L'éclairagisme bien appliqué obtient précisément ce résultat de proportionner la dépense exactement au résultat que l'on se propose, d'accorder la santé des yeux et l'équilibre du budget familial.

L'éclairagisme est en harmonie exacte avec le mécanisme même de l'œil qui ne peut se contenter, pour l'analyse fine des ondes qu'il reçoit, de la barrière fruste des paupières et possède dans l'iris, muscle circulaire très délicat, percé en son centre d'un trou qu'on nomme la prunelle, un diaphragme automatique de grande précision.

Chacun peut suivre le fonctionnement d'un iris dans l'œil d'un camarade. Sous une vive lumière, la prunelle diminue à l'extrême ; elle grandit vers son maximum à mesure que l'éclairage décroît. L'œil fait en cela ce qu'on appelle de l'adaptation.

Mais ce qu'on ne voit pas facilement, ce sont les infimes mouvements de contraction et de dilatation que fait constamment l'iris lorsque l'œil reçoit une succession rapide de flots de lumière de valeurs constamment variées !

On ne voit pas d'avantage les mouvements presque intangibles à nos sens que fait l'objectif de l'œil, son cristallin, pour changer automatiquement ses rayons de courbure d'après la distance à laquelle il regarde, ses mouvements d'accommodation.

Or ce double et triple travail continu des muscles de l'œil selon les variations de l'éclairage auquel il doit presque instantanément se conformer ne va pas sans la fatigue qui atteint tout tissu musculaire en action. Un des principes essentiels de l'éclairagisme est donc aussi qu'un appartement où les yeux se plaisent *parce qu'ils n'y peinent pas* ne comporte jamais d'ombres dures, mais seulement les douces pénombres qui sont amies de l'art.

Enfin l'éclairagisme sait que la lumière est mieux encore qu'un mode de relations entre certains êtres ; qu'elle est, pour notre corps et par conséquent pour notre psychisme, un aliment, au sens noble du mot. La pénurie de lumière, dans les logis sombres et les taudis, provoque la décalcification des os et prépare le terrain à la tuberculose. Un condamné à la prison,



Fig. 3. — Lampe dite à « lumière du jour ».

Le diffuseur B à travers lequel passent la majorité des rayons est fait d'un verre teinté de bleu dans sa masse même. Le réflecteur O est opalin, traversé seulement par quelques rayons qui donnent un peu de gaieté au luminaire. — On sait que la plupart des lumières artificielles modernes « dénaturent » les couleurs, c'est-à-dire les font apparaître dans une tonalité souvent très différente de celle qu'elles possèdent à nos yeux sous la lumière solaire. L'inconvénient est grave lorsqu'il s'agit de comparer des coloris, de réassortir des teintes d'étoffes, etc. Aussi, dans la plupart des grands magasins de nouveautés, voit-on maintenant, près des comptoirs où se manipulent les étoffes de drap ou de soie, des lampes et suspensions « lumière du jour » qui donnent tout apaisement à l'inquiétude des acheteuses. Un tel appareil comporte simplement un diffuseur d'un bleu spécial qui a pour objet d'empêcher de passer tous les rayons rouges de la source artificielle. Or, leur valeur est parfois de 90 % du flux lumineux ! — Type Ilrin.

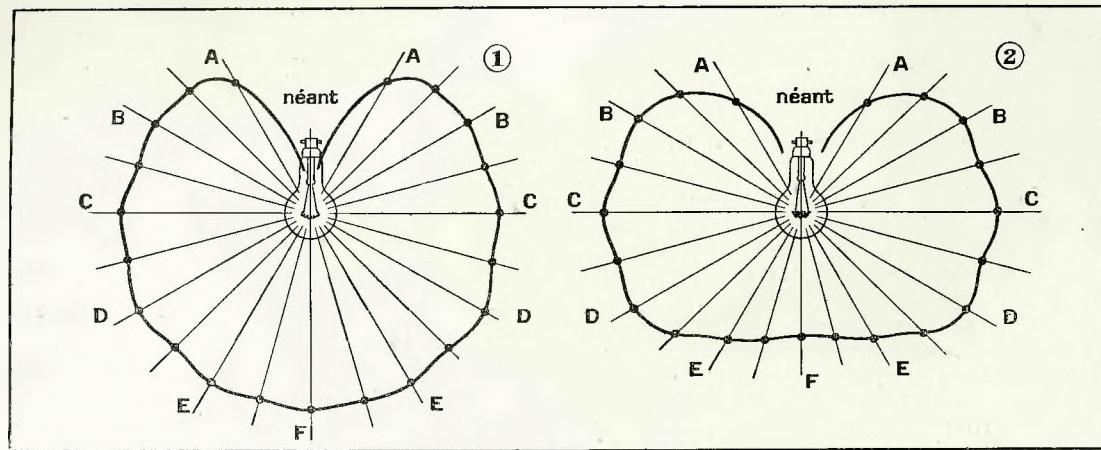


Fig. 2. — Courbes photométriques.

Tout organe émettant de la lumière ou la diffusant possède une courbe photométrique. Nos lecteurs trouveront fréquemment de telles images dans les catalogues ; il est utile qu'ils en connaissent la signification. Voici la façon dont elles sont établies : Si, au moyen d'un appareil spécial nommé photomètre, on mesure l'intensité de lumière que donne une source lumineuse à des distances et dans des directions variables, on constate qu'une même valeur d'intensité se trouve, selon la direction, à des distances fort différentes de cette source. On peut ainsi marquer cette même valeur en des points A B C D E F, par exemple. Si on réunit ces points par des traits, on obtient une courbe qui, on le voit, diffère de la figurine 1 à la figurine 2. La première concerne une lampe demi-watt à filament en C ; la seconde, une autre demi-watt, mais à filament en zigzag. On peut ainsi, en choisissant bien la courbe photométrique d'une source lumineuse, envoyer plus ou moins de lumière dans telle ou telle direction. — L'application de ces principes est faite souvent dans l'éclairage public où une seule lampe de grande intensité envoie de la lumière dans trois ou quatre directions utiles à la fois, à un carrefour de rues par exemple, et dans ces seules directions.

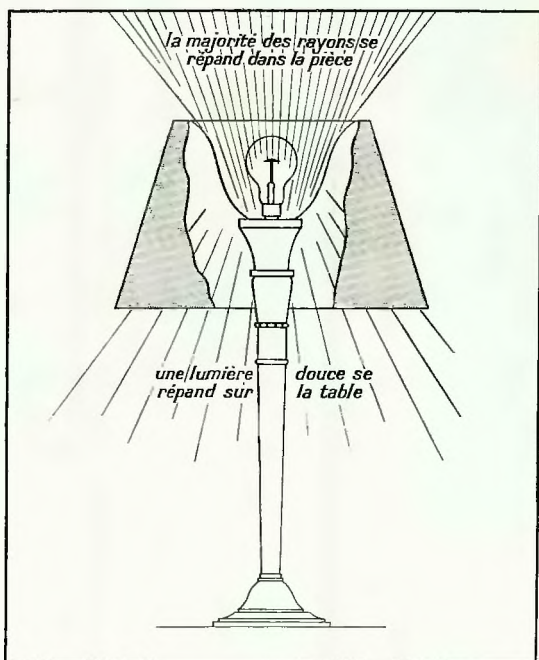


Fig. 8. — Une lampe de salon ou de cabinet de travail donnant un éclairage semi-indirect très doux.

On voit que la tulipe opalinée dans laquelle est logée la lampe envoie sur le plafond la majeure partie des rayons, qui, par réflexion, se répartissent à toute la pièce, tandis que quelques rayons s'épandent sur la table, et que quelques autres donnent à l'abat-jour une légère luminosité tout à fait agréable. — Type Albalite de la C^{ie} des Lampes.

curieux ! L'éclairage produit par une source lumineuse s'exprime en *lux*. Un appareil ingénieux et d'emploi facile, le luxmètre, sert à les mesurer ; le modèle Mazda notamment est à la portée de tout le monde.

La brillance. — Enfin sous le terme de *brillance* on exprime une notion qui doit nous être familière aussi, car la brillance est la cause du phénomène à tous égards dange-



Fig. 9. — Suspension à lampe invisible donnant un éclairage semi-direct intense et doux.

Les trois réflecteurs A B C, en verre opalin spécial, sont calculés dans leur forme de telle sorte qu'ils envoient la lumière à la fois au-dessus de l'appareil et, par réflexion, sur toute la surface de la pièce. La source de lumière et son réflecteur intérieur sont complètement soustraits à la poussière. Cette suspension doit être placée assez haut pour que les nappes lumineuses s'étalent dans toute la surface de la pièce à éclairer. — Type Dulcille de la Compagnie des Lampes.

watt a 380, parce que son organe incandescent est proportionnellement très petit. Une lampe de projection cinématographique de 900 watts a une brillance de 2.700 ; un arc électrique au carbone, de 16.000 ; le soleil, d'après ses dimensions apparentes, de 45.000, etc.

La brillance est combattue de la façon la plus logique par tous les appareils translucides, verre, cristal, étoffes, plus ou moins teintés, qu'on nomme des *diffuseurs*. Ils ont pour objet précisément d'accroître considérablement la surface de la source lumineuse, de l'élargir dans tous les sens (l'ampoule d'une lampe dépolie est un diffuseur au même titre qu'un globe). On projette la lumière dans une direction déterminée au moyen d'un *réflecteur*.

Nous remarquerons que la diffusion, c'est-à-dire l'étalement du flux d'une source, présente cet autre avantage qu'elle supprime les ombres opaques, si pénibles à l'œil ainsi que je l'ai expliqué, et les transforme en pénombres. C'est en effet la petitesse

des dimensions d'une source lumineuse placée derrière un objet qui fait qu'il projette sur le sol ou sur le mur une silhouette noire ; si la même source s'élargit, les rayons qu'elle émet entourent l'objet en majeure partie, l'éclairent sur les côtés, déterminent quelque lueur même sur sa face d'avant, et la silhouette projetée n'est plus qu'une grisaille floue, peut-être même très agréable aux yeux.

LE DOUX FOYER. — Cette esquisse rapide et sommaire des premiers principes de l'éclairagisme permettra à tous les lecteurs de *L'Illustration*, je l'espère, d'apporter à la lumière de leur appartement les rectifications, les créations et même les récréations qui le rendront plus gai et plus aimable encore.

En résumé, il faut d'abord que le home soit abondamment éclairé, et dans toutes ses pièces. La consommation de quelques lampes supplémentaires (voir les tableaux donnés à l'appui de ces études) est beaucoup plus petite qu'on ne l'imagine quand on ne l'a pas calculée. Pour un éclairage déterminé, quelques fortes lampes sont plus économiques que quantité de petites, parce qu'elles ont meilleur rendement et vie plus longue.

Il faut aussi que toute chance d'éblouissement, même très faible, soit absolument supprimée. On doit faire de cela une sorte de question de politesse envers ses invités, et d'hygiène personnelle pour sa propre vue. On n'emploiera donc systématiquement que des lampes dépolies (voir fig. 6), à moins que les lampes nues ne soient complètement enfermées dans des diffuseurs.

On aura soin de rechercher par quelques essais, tant pour l'intensité de l'éclairage que pour l'harmonie artistique, la hauteur la plus heureuse qu'il faut donner aux appareils par rapport au plafond, au plancher ou aux tables. D'étudier, lors d'une installation d'appartement surtout, avec les conseils de l'architecte que nous supposons certainement homme de goût, les coloris des tapis et des tentures. Certains mangent positivement les rayons lumineux ; d'autres les réfléchissent comme en s'amusant avec eux et les renvoient gaiement dans tous les coins de la pièce.

Enfin on se gardera bien de penser qu'on a réalisé un chef-d'œuvre d'éclairagisme parce qu'on a inondé son intérieur d'une lumière fade et froide, aussi peu aimable que ce mot lui-même ! Apportez votre cœur et votre esprit à combiner vos jeux lumineux (1). L'abat-jour, le bibelot translucide, les ampoules de couleur, toutes les fantaisies élégantes, sobres,

(1) Un rayon lumineux qui rencontre un corps peut être réfléchi, diffusé ou absorbé. S'il rencontre un plan parfaitement poli, un miroir argenté par exemple, il est réfléchi. — Si le plan est imparfaitement poli, le rayon est renvoyé dans différentes directions ; il est diffusé. — Mais les corps ne renvoient par réflexion ou diffusion qu'une partie de la lumière qu'ils reçoivent, parce qu'ils en absorbent une fraction plus ou moins grande (H. Maisonneuve, *Notions générales sur l'éclairage*). — Les objets que nous disons clairs sont ceux qui absorbent peu de lumière ; les objets foncés, ceux qui en absorbent beaucoup. Une pièce de couleur sombre nécessite donc beaucoup plus d'intensité lumineuse qu'une pièce aux murs et à l'ameublement clairs. Pour cette raison, l'entretien des appareils et des surfaces qui l'avoisinent joue un rôle énorme dans l'éclairage et par conséquent dans la consommation : dans une pièce mal entretenue, on a trouvé un éclairage de 27 lux ; après lavage de l'appareil d'éclairage, 37 ; après remise en état du plafond et des murs, 72. Une grande partie de l'énergie dépensée ne servait qu'à alimenter de lumière obscure tout le poussiéreux et noir voisinage !

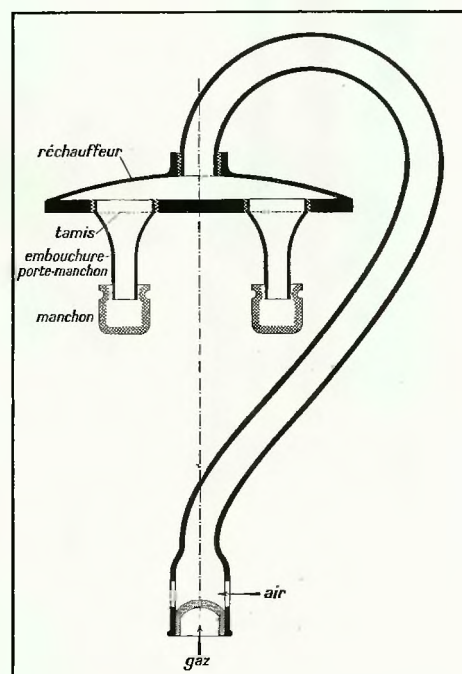


Fig. 11. — L'éclairage moderne au gaz dans un intérieur : le Multibec, modèle adopté par la Société du Gaz de Paris.

Le Multibec est du type Auer renversé de 1902. Il est alimenté par un mélange d'air et de gaz provenant d'un injecteur Bunsen et remplissant une boîte en métal ou matière rétractaire dénommée *réchauffeur*. Cet appareil, à consommation égale, fournit deux fois plus de lumière utile qu'un bec à incandescence droit. On tomberait dans une erreur grave si on pensait que l'éclairage électrique a seul de la valeur et que l'éclairage au gaz est abandonné totalement dans la vie domestique ! Ainsi que le faisait observer, l'an dernier, dans une conférence faite au Salon des Arts ménagers, M. Reclus, directeur de l'éclairage à la Société du Gaz de Paris, il y a actuellement en service dans notre capitale un million de becs de gaz. De 1924 à 1927, la Société a installé plus de 100.000 becs nouveaux chez ses abonnés ! En 1927, on a consommé, en France, près de 10 millions de manchons droits ou renversés ! Le gaz, portant à incandescence un manchon, revendique les avantages suivants : émission de rayons non nocifs, correspondance à peu près exacte de sa lumière avec celle du jour, ventilation et stérilisation de l'atmosphère de la pièce (circulation des couches d'air par échauffement, destruction des germes amenés ainsi au contact du manchon), bon marché, appoint de chauffage pour la pièce en hiver. Il est curieux de se rappeler que, lorsqu'aux environs de 1830 les compagnies commencèrent à distribuer le gaz aux particuliers, elles n'usaient pas du compteur à domicile : la flamme étant employée nue, le *papillon* qui la portait était de modèle unique et, par conséquent, de consommation constante. On payait une somme fixe *par bec*. Un procédé analogue de consommation *par forfait* sera peut-être admis un jour par les secteurs électriques. (Voir la note à la fin de cet article.) D'ailleurs, dès l'origine de l'éclairage électrique, quantité de petites usines génératrices de province, notamment en montagne, ont vendu leur courant à *tant par lampe* de puissance déterminée. Il y a là une simplification de comptabilité pour l'abonné et une économie de personnel pour les secteurs, qu'il est bon de signaler.

choisies avec délicatesse, peuvent mettre chez vous, çà et là, des notes de lumière, vives ou quasi éteintes, d'un effet très adroit, presque captivant.

On sait, on n'admettra jamais trop, l'importance physique et par conséquent morale qu'ont, sur les êtres analogues à nous, quels qu'ils soient, la lumière et ses filles délicieuses, les couleurs. Faut-il un petit exemple du rôle même social qui peut leur échoir ?

Monsieur et Madame rentrent au foyer, éternés chacun par la vie moderne. La porte refermée, une atmosphère lumineuse, toute faite de paix et de douceur, les enveloppe de repos... Laissons-les, chacun dans son fauteuil, muets, oublier leur nervosité dans ce bain caressant...

BAUDRY DE SAUNIER.

(A suivre.)

P.-S. UNE HEUREUSE INITIATIVE. — Plusieurs lecteurs m'ont exprimé leur surprise du fait, affirmé par moi dans le numéro précédent, que la capitale de la Norvège, Oslo, est considérablement en avance sur Paris au point de vue des applications ménagères de l'électricité. Cette supériorité tient à ce que la Norvège (ainsi d'ailleurs que la Suède, où l'on constate le même phénomène, dans sa capitale Stockholm notamment) a de grandes facilités naturelles pour installer des usines hydro-électriques ; à ce que, d'autre part, les consommations de courant y sont généralement réglées par un *forfait bas et mensuel* qui met l'abonné à l'abri de toute surprise désagréable. — Cet usage heureux commence d'ailleurs à s'essayer en France. La Compagnie électrique de la Loire et du Centre, à Saint-Etienne, livre des cuisinières électriques de 1.200 watts, calorifugées, restant en tension jour et nuit, destinées à six personnes, pour une dépense mensuelle fixée forfaitairement à 117 fr. 65 ! — C'est par de tels moyens que la France, en matière de cuisine et de chauffage électriques, rattrapera la Norvège, et même la Suisse beaucoup plus avancée encore dans ces progrès ! Souhaitons qu'un tel exemple s'étende sur notre territoire très rapidement ! — B. DE S.

COURRIER DE PARIS

FÉERIE SCIENTIFIQUE

La soirée s'achevait dans le paisible atelier où un amateur d'art recevait quelques amis. Nous nous trouvions dans une de ces villas d'Auteuil qui résistent à l'envahissement des immeubles de rapport et qui conservent, dans les dernières oasis verdoyantes du désert de pierre que tend à devenir Paris, quelque chose du « superbe isolement » qui fait l'orgueil des insulaires. Dans un coin, un piano pneumatique, sur le toit une antenne, dans un placard une machine parlante branchée sur un amplificateur dissimulé sous un meuble et relié également à un appareil de T. S. F. de fort tonnage. Fauteuils et divans profonds, éclairages intimes, société choisie.

C'est l'instant où, d'ordinaire, dans une soirée mondaine, un pianiste ou une chanteuse décolletée s'approche du clavier, ouvre un morceau de musique sur le pupitre et réclame le silence. Pendant une heure, toutes conversations suspendues, on verra peiner plus ou moins efficacement ces artisans de l'harmonie. Ils nous donneront des joies profondes ou un ennui non moins profond. Ici, on a renoncé à cette technique, mais non à la musique. Elle va envahir la pièce bien close d'une façon subtile et grisante. Caché derrière sa draperie, l'amplificateur transmettra discrètement et moelleusement les disques qui tournent, invisibles, dans leur placard, sans grincement d'aiguille et sans grattement. De la même bouche d'ombre, sur le simple déplacement d'un bouton magique, s'évaderont des bouffées d'orchestre jaillies des points les plus éloignés de l'horizon. Tour à tour, tous les artistes d'Europe et d'Amérique se présenteront à nous et dépenseront le meilleur de leur talent pour nous charmer. D'un coup de pouce, on les fera rentrer dans le néant et on fera surgir une voix plus suave, un petit orchestre plus délicat, un quatuor classique ou un jazz enivrant.

Et l'on fait cette expérience curieuse : on « accroche » à Londres un fox-trot. On le supprime pour happer au vol une émission de New-York. Mais, chose singulière, c'est le même fox-trot, dont l'exécution se poursuit comme si l'on n'avait pas abandonné le premier réglage. Le maître de maison s'inquiète et se demande si quelque chose est dérangé dans son appareil. Il revient brusquement à Londres et s'aperçoit qu'il n'interrompt pas le morceau. Il bondit à New-York et constate que la diabolique mélodie poursuit imperturbablement son déroulement. Sa perplexité est grande lorsque, soudain, le speaker américain, prenant la parole à la fin du morceau, explique à ses auditeurs qu'on vient de leur faire entendre une émission de Daventry, pour leur donner une idée de ce que peut être une exécution anglaise d'un fox-trot américain.

L'antenne de la villa d'Auteuil a donc capté avec la même rapidité foudroyante l'onde qui avait à franchir les 500 kilomètres qui séparent Londres de Paris et celle qui avait fait un détour de plus de 12.000 kilomètres !

Bien mieux, une note de xylophone, qui arrive avec deux secondes de retard à l'oreille d'un auditeur placé à 650 mètres de l'orchestre, frappe instantanément les tympans placés à 12.000 kilomètres de là. Grâce à la vitesse des trains d'ondes, les spectateurs assis aux antipodes recueillent une vibration musicale avant qu'elle soit perçue par les assistants installés au fond de la salle où se donne le concert.

Dans l'air calme du tiède atelier, trois cents concerts tumultueux entrecroisent leurs fantastiques trajectoires. Rien ne décèle leur présence. A une allure folle, des symphonies et des mélodies passent comme des flèches silencieuses. L'appareil trouve le moyen d'en saisir une au vol et de lui arracher son secret. L'onde har-

monieuse, dès qu'elle est captive, baigne toute la pièce de son fluide enchanté. Ce n'est plus un concert, ce n'est plus un simple chant, ce n'est plus un délassement d'oisif : c'est un coin du voile soulevé sur l'un des mystères les plus émouvants de la nature. En réalité, nous ne connaissons presque rien des énigmes qui nous entourent. Par un symbolisme renouvelé de la tradition antique, ce sont les Sirènes, nageant dans les ondes de l'éther, qui nous donnent, en chantant, des avertissements et des leçons qui rappellent au roi de la création son humilité et son ignorance.

LE SEMAINIER.

LES EXPOSITIONS

Aux rétrospectives Delacroix, Claude Monet, succède celle de Courbet. Une fois de plus, cette exposition, organisée par la galerie Bernheim jeune, montre le peintre de morceau que fut avant tout ce magnifique artiste, un des plus grands du dix-neuvième siècle, mais seulement lorsqu'il oubliait ses théories sociales et que son orgueil se taisait devant une belle et forte vérité de la nature. Dès qu'il voulut faire œuvre de rhétorique, d'apostolat, d'apologie de lui-même, il se fourvoyait. Epais de pensée, fruste de culture, l'entêtement aveuglant sa clairvoyance, il n'évita dans son œuvre ni les lourdeurs, ni les vulgarités. Mais quel admirable praticien ! Dans la tradition, auprès des artistes les plus robustes auxquels il allait d'instinct, il avait acquis les ressources du métier, les richesses des matières solides. Le goût lui faisait défaut pour discipliner sa puissance. Une œuvre manquée suivait une œuvre de génie. C'est le sort de ces tempéraments exaltés et absolus, ignorants de la mesure. Quel que soit le choix rigoureux d'une exposition de Courbet, il sera difficile de ne point laisser paraître cette inégalité. Toutes les œuvres réunies chez Bernheim ne valent pas ce morceau royal, un *Veau* digne des grands animaliers hollandais et où s'exprime toute la joie de peindre dans la lumière, devant la nature. De beaux nus ardents, modelés avec volupté, une femme à sa toilette, des figures solides font regretter davantage que le paysagiste soit si peu représenté. Plus les terres sont dures, ingrates et plus les générations qui ont peiné sur les sillons pauvres l'aiment, se sentent près d'elles. Courbet est un Jurassien. Il a hérité des siens cet amour éprouvé et rude qui transparaît dans tous ses paysages. Les uns sont d'une grandeur farouche et les autres d'une fraîcheur, d'une tendresse dont l'exposition nous donne un seul exemple dans ces bords de rivière, d'un vert jeune et humide.

M. Grigory Gluckmann, un artiste qui travaille et produit peu, expose chez de Frenne, rue de Seine, des nus construits avec une conscience qui n'est plus guère de mode et qui n'interdit pas le caractère. Son réalisme en devient parfois impressionnant. Ce sont des jeunes comme lui,

commençant avec cette sûreté de métier, qui nous donnent confiance pour l'avenir. Plus encore que ses peintures, ses sépias sur parchemin, exécutées plus librement, avec un goût assez âpre de l'étrange, sont d'une qualité exceptionnelle par la vigueur, la couleur, la puissance d'expression.

Il est curieux de rapprocher de cet art traditionnel mais si moderne d'accent les toiles toutes de sentiment fin, nuancé, exposées par M. Ulmann chez Monna Lisa. Vraiment, elles sont dignes de nous arrêter, dans un temps où l'art lui-même s'est laissé gagner par la contagion de la vitesse, ces œuvres poussées jusqu'au scrupule. L'on y retrouve ces qualités bien oubliées de la composition, des lentes méditations, du travail repris sans cesse et qui craint de ne point épuiser l'émotion. A l'une des précédentes expositions de cet artiste, tout en rendant justice à cette expression sensible, nous avions regretté un métier un peu mince. La facture s'est élargie en se simplifiant. Et c'est véritablement un bel exemple, dont devrait profiter les jeunes générations, que cette volonté d'un peintre dont la carrière est déjà longue derrière lui, et qui profite encore des leçons de l'expérience. Cette mer soulevée par la tempête sous un ciel chargé de pluie, comme ces brumes d'argent traversées par le feu d'un phare, tous ces effets du soir modulés sont d'un art pénétrant qui nous ramène, et ne nous en plaignons pas, à l'école des gris et des justes valeurs.

Au Palais de Marbre, un jeune, M. Bernant, peint dans la lumière. Il appartient, lui, franchement à son époque, avec des simplifications, de larges aplats, mais qui ménagent la solidité de l'œuvre. Pas d'improvisation, un métier réfléchi aussi, qui procéderait plutôt de l'école de Marquet, avec parfois une sorte d'éblouissement de l'œil devant les éclats du soleil. C'est un artiste à suivre.

JACQUES BASCHET.

M. LOUIS MADELIN
A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

M. Louis Madelin, depuis toujours de la *Revue des Deux Mondes* et depuis peu de l'Académie française, ne pouvait pas ne pas être, un jour ou l'autre, de la Société des grandes Conférences. Ces trois glorieux organismes ont pris avec les ans la forme de véritables institutions qui se pénètrent, s'empruntent leurs collaborateurs, confondent souvent en une leurs trois troupes avec, pour *manager* commun, M. René Doumic.

C'est donc dans cette salle fameuse de la Société de Géographie que M. Louis Madelin vient d'inaugurer son cours sur « les Hommes de la Révolution ». Sur cette estrade chargée de personnalités et devant un parterre où dominent les jolies femmes, il a déjà parlé de La Fayette, de Mirabeau et de Talleyrand. Les Girondins, Danton, Robespierre, les Thermidoriens, les grandes assemblées auront ensuite leur tour.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LA VIE DE L'ESPACE

ENTREVUE PAR UN PHILOSOPHE LYRIQUE

Maurice Maeterlinck a mis un chant dans la science et il a réussi le miracle d'exalter avec la même lyre la vie des termites, la vie des abeilles et l'intelligence des fleurs. Maintenant, le philosophe, le poète nous conduit plus loin et plus haut dans l'inconnu. Il entreprend de nous initier aux faibles connaissances, réunies par les moyens des hommes, sur la *Vie de l'espace*, ce grand mystère que l'on avait cru profondément endormi jusqu'au jour où un physicien de génie l'a réveillé par miracle, multiplié, peuplé de faits et d'événements inattendus en le dotant d'une quatrième dimension. De Maurice Maeterlinck, nous ne devons pas, évidemment, attendre une étude technique de ce qui, pour une si grande part, échappe à la technicité elle-même. Mais comment l'esprit de tous les lecteurs, ou de presque tous, ne s'intéresserait-il pas un instant — en dehors d'une information ou d'une révélation pour le moment si incomplète encore — à certains aspects insolites que prennent dans l'espace les objets et les êtres vivants ?...

Ainsi, quand il nous parle, dans les derniers chapitres de son étude sur la Quatrième dimension, des relations de l'espace et du temps, Maeterlinck imagine un exemple de ces relations et des insolites problèmes que leur amalgame fait jaillir du fond de l'infini. Nous avons tous appris, en recevant les plus élémentaires notions de science, que la lumière parcourt 300.000 kilomètres à la seconde et que c'est provisoirement, au moins, la plus grande vitesse connue dans l'univers. La lumière de certaines étoiles met cent mille ans à nous parvenir et les rayons de millions d'autres étoiles, infiniment plus éloignées, ne nous ont pas encore atteints. Pour ne pas nous laisser perdre dans ces immensités où notre imagination s'effole, Maeterlinck choisit une étoile, plus voisine de notre globe, la plus grande étoile connue, Mira, qui a 200 millions de kilomètres de diamètre et dont la lumière ne nous parvient qu'au bout de soixante-douze ans. Sur cette gigantesque étoile où la civilisation est peut-être beaucoup plus avancée que chez nous, imaginons qu'un astronome possède un appareil assez puissant pour apercevoir directement ce qui se passe sur notre planète et, afin de lui donner l'occasion de rencontrer dans l'espace un spectacle grandiose et mémorable, supposons, en outre, qu'il y a trois ans, en 1925, il ait braqué sur Paris l'objectif de sa prodigieuse lunette. Il y aura vu les événements qui se déroulent en cette ville en 1853, c'est-à-dire les magnifiques fêtes du mariage de l'empereur Napoléon III avec Eugénie de



A la Société des Conférences : M. Louis Madelin pendant une de ses causeries sur « les Hommes de la Révolution ».

Montijo. Ainsi, ce spectacle auquel l'observateur de Mira assiste comme s'il était encore, en 1853, accoudé à une fenêtre dominant le fastueux cortège, aura cheminé sur les ondes de lumière à travers l'océan de l'éther, depuis soixante-douze ans avant d'arriver à son oeil. « Voilà plus de quatorze lustres que ces cortèges n'existent plus et que tous ceux qui y prirent part dorment dans les cimetières. Néanmoins, aux yeux de l'astronome qui la contemple, cette vie immobile et souterraine, ensevelie dans le passé, s'agite irrécusablement dans le présent, car le présent, pour l'astronome de Mira, est nécessairement ce qu'il voit, de telle sorte que ce qui n'existe plus à cause du temps existe encore à cause de l'espace qui n'est qu'un autre aspect du temps. » Mais voici que Maeterlinck ajoute encore à son hypothèse : il suppose que des télescopes sont échelonnés d'étoile en étoile de façon à former des relais de vision de soixante-douze ans jusqu'à la consommation des siècles. S'il existe des moyens de communication plus rapides que la lumière (car, naturellement, on ne peut juger de l'état de la science dans les étoiles sur l'état de notre science terrestre et toutes les hypothèses sont permises), l'astronome de Mira, qui, vraisemblablement, connaît la vitesse de la lumière, pourra prédire à l'astronome de l'étoile éloignée de cent quarante-quatre années-lumière ce que celui-ci verra dans soixante-douze ans sur la terre, bien que cet avenir qu'il annonce soit pour lui du passé depuis près de quinze lustres. Etrange confusion du temps et de l'espace où l'imagination d'un poète joue sur les données incomplètes de la science en plongeant un regard furtif dans un monde à quatre dimensions où il voit l'avant, l'après, le maintenant, « superposés, empilés comme des pellicules photographiques et coexistants de toute éternité ».

Cela, vraiment, peut donner quelque délire à notre esprit pas encore adapté à des spéculations de cet ordre gigantesque. Mais vous pensez bien que l'enchantement soucieux d'être suivi par nous dans ce mystère où nous entraînent les harmonies et les lumières de la plus séduisante écriture ne va pas nous laisser plus longtemps dans ce chaos et dans ce vertige. Avec une promptitude souple, il nous ramène dans un domaine plus accessible à notre intelligence et nous engage à cultiver nos songes. « Plus d'un tiers de notre vie s'écoule dans une région où ne pèsent plus sur nous les lois que nous impose notre espace à trois dimensions. Le sommeil de nos nuits nous ouvre les portes d'un monde où nous ne résidons pas le jour, où nous cessons d'être esclaves de l'étendue et de la durée. Nous nous trouvons simultanément, et sans nous étonner, dans les lieux les plus éloignés les uns des autres, la matière devient réversible, perméable, malléable comme l'air, la pesanteur n'existe plus, le passé et l'avenir se confondent dans le même présent. notre logique habituelle est complètement bouleversée... » Bref, nous vivons la vie de nos songes si distincte de notre vie éveillée et voici toute une suite d'observations familières sur les phénomènes oniriques. Rappelons que, déjà, Maeterlinck nous a parlé assez longuement des rêves prémonitoires dans un autre livre : *l'Hôte inconnu*, où ils furent l'objet d'une étude intitulée « la Connaissance de l'avenir ». Les songes, plus ou moins prophétiques, ne sont plus sérieusement contestés. Des expériences ont permis de constater que le cerveau libéré par le sommeil, au cours de l'éternel présent qui est le temps réel, y rencontre autant d'avenir que de passé. « Il les enfonce, il n'aperçoit plus la ligne imaginaire mais rigide qui les sépare au nom de la raison. Il est aussi chargé de prophéties que de souvenirs. A nous de trier ce qu'il a ramassé comme l'abeille ramasse le pollen dans les fleurs et d'apprendre à tirer parti des avertissements qu'il déverse pêle-mêle avec les remords et les regrets. » D'où toute une culture du songe sur laquelle nous ne pouvons nous étendre



L'ancienne chapelle de Coat-Quéau reconstruite à Cascadec-en-Scaer.

plus longuement ici, mais qui, avec de bien curieux exemples, est le thème de pages à la fois d'un intérêt prenant et d'une extrême séduction. Maeterlinck ne dissimule point, d'ailleurs, que les prémonitions, comme les grandes prophéties, annoncent rarement un événement heureux. Mais l'expérience n'en est pas moins passionnante en ceci qu'elle découvre en nous « une région tout à fait ignorée, ce qui est toujours profitable ». Ainsi nous apprend-elle surtout à nous pencher sur le plus prodigieux de tous les problèmes que nous offre l'inconnu de l'univers, « la préexistence de l'avenir, sans parler de tout ce qui s'y rattache, notamment l'insoluble question du libre arbitre ». Et nous voici jetés sur la voie d'autres problèmes immenses (l'« isolement de l'homme », « Dieu »...), dont l'audacieuse curiosité du poète-philosophe se borne à indiquer aujourd'hui l'ampleur, la puissance d'inconnu, mais qu'il abordera peut-être quelque jour en d'autres ouvrages, aux directions délicieusement incertaines, mais — on en peut être sûr — d'un irrésistible attrait.

ALBÉRIC CAHUET.

La Vie de l'espace, Fasquelle, édit., 12 francs.

LES THÉÂTRES

M. Romain Rolland avait entrepris, il y a plus d'un quart de siècle, de faire revivre la Révolution française sous la forme d'une grande fresque dramatique. Il avait écrit *le 14 Juillet*, *Danton*, *les Loups*. Et puis d'autres soins l'avaient absorbé. Il revient aujourd'hui à l'accomplissement de son projet, et le théâtre national de l'Odéon vient d'accueillir *le Jeu de l'Amour et de la Mort*. La pièce pourrait porter en sous-titre : Une idylle tragique sous la Terreur. Sous des noms d'emprunt, ce sont de grandes figures girondines que nous reconnaissons. Le héros de M. Romain Rolland, savant illustre, s'appelle Courvoisier, et cette consonance même évoque à la fois Condorcet et Lavoisier. Dans le même temps où, par écoulement, il a déserté la Convention qui vient de voter l'arrestation de Danton, il découvre que sa femme aime un autre homme. Qu'ils fuient ensemble, avec les passeports que lui apporte son ami Lazare Carnot. Il n'a plus de raison, quant à lui, de tenir à la vie. Mais cette magnanimité touche la femme, qui partagera le sort de son mari. M. Romain Rolland n'a point cherché à faire œuvre d'apologie ou de dénigrement, mais à retrouver, dans la vérité de leurs sentiments, des âmes d'une époque tumultueuse. Sa pièce, d'une haute tenue littéraire, est émouvante et comme traversée du grand souffle des tourmentes publiques, qui est de tous les temps. Elle a obtenu un grand succès, auquel l'interprétation, avec M. Gémier, MM. Clariand, Paul Gittly, Balpétré et Mlle Jeanne Briey, n'a pas été étrangère.

Au même spectacle, *le Bocal vert*, un drame domestique qui se déroule — un peu lentement — dans une pharmacie, a fait

apprécier chez son auteur, M. Paul Vialar, des dons d'observation réaliste.

Le Père Lampion, de MM. Jean Kolb et Léon Béliers, au Nouvel-Ambigu, est une pièce d'une bouffonnerie toute populaire, où la satire politique joue un rôle imprévu. Mais, son outrance même et l'énormité des inventions burlesques auxquelles elle donne lieu lui enlèvent à la fois vraisemblance et irrévérence. Il ne reste plus qu'une farce truculente dont M. Tramel est le jovial animateur. Donc, pour bafouer la République, quelques conspirateurs enlèvent le président du Conseil, une nuit, aux Buttes-Chaumont, alors qu'il sortait de chez M^{lle} Lulu de Pompadour, et lui substituent un égoutier, avec lequel il a une merveilleuse ressemblance. Le « Père Lampion » s'installera avec sérénité à la tête du gouvernement et il gouvernera avec tant de gros bon sens qu'il vaudra une popularité inouïe à son sosie. Une part du succès revient à M^{me} Cassive, à l'irrésistible bonne humeur.

Le Dibbouk est une légende dramatique de ce théâtre juif, fort célèbre en Europe orientale et centrale, que des tournées ont commencé à faire connaître ailleurs. Son auteur, Salom An-Ski, est mort il y a quelques années. La pièce avait déjà été représentée à Paris, en langue yiddish, mais la version française de M^{me} Koerner nous a permis de la pénétrer davantage. Le Studio des Champs-Élysées lui a d'ailleurs donné une mise en scène d'un pittoresque saisissant, une des meilleures réalisations de M. Gaston Baty. Le « dibbouk », c'est, dans les croyances juvéniles, l'âme d'un mort qui vient tourmenter un vivant. La « possédée » est ici la fille d'un saint rabbin, en qui s'est réincarnée l'âme de son fiancé. On réussit à l'exorciser, mais la jeune fille, enfin délivrée, meurt pour rejoindre celui qu'elle aime et dont les hommes avaient voulu la séparer. L'œuvre est étrange, avec des parties de mélodrame traversées par des éclats de farouche grandeur. Elle a été interprétée avec un réalisme parfait par M^{mes} Marguerite Jamois, Coutan-Lambert, MM. Gridoux, Prélér, Tunc et Perdoux.

Il ne faut pas demander à un vaudeville plus qu'il ne peut tenir : *le Fils improvisé*, au théâtre Déjazet, tient tout ce que promettait de gaîté et de mouvement le roman de M. Henri Falk, dont il est tiré. Les auteurs, MM. Georges Rolle et Pierre Darteuil, ont adroitement adapté à la scène cette histoire d'une jeune femme que la nécessité oblige à faire passer pour son fils un étudiant dont elle s'est éprise, et toutes les péripéties qui en résultent. M. Pierre Darteuil lui-même joue le principal rôle, et M^{lle} Renée Pignon est pleine de joyeux et communicatif entrain.

Parmi les derniers spectacles, il convient de signaler celui qu'ont présenté les comédiens de la Croix-Nivert, sous la direction de M^{me} Paulette Pax et de M. Paul Castan. *La Parade amoureuse*, de M. André Ransen, a fait apprécier chez son auteur de solides qualités d'imagination, de fantaisie et d'observation psychologique, et *le Saint du village* est une curieuse et pitto-

resque comédie de lady Gregory. Dans un autre ordre d'idée, au théâtre du Petit-Monde de M. Pierre Humble, M. de Montgon a réjoui son jeune public en lui contant avec verve les aventures de *la Petite-Fille du capitaine Grant*.

R. DE B.

L'ÉGLISE RESSUSCITÉE

Nous avons conté, il y a deux ans ou presque, exactement le 9 mai 1925, l'histoire de cette chapelle et de ce calvaire de Coat-Quéau, mis en vente par la commune bretonne de Scignac, dans le Finistère. Le tout, terrain compris, fut acheté pour 10.200 francs par un industriel de Quimper, M. Bolloré. On se demanda alors avec un peu d'anxiété ce qu'il allait advenir du calvaire et du petit sanctuaire dont certaines parties, notamment des fenêtres ogivales finement ciselées et intactes, offraient un réel intérêt. L'inquiétude paraissait justifiée, car déjà de nombreuses pierres, en particulier presque toutes celles qui composaient le clocheton de l'édifice, avaient été détournées pour un usage profane : la construction d'un pont.

Ces craintes ne se sont, heureusement, point réalisées, et nous apprenons aujourd'hui une bonne nouvelle : la chapelle de Notre-Dame de Coat-Quéau est ressuscitée ; elle a ressurgi de terre à 40 kilomètres de là, toujours dans le même département, à l'usine de Cascadec-en-Scaer, où elle sert d'église aux 600 ouvriers de la papeterie.

La démolition, le transport et la reconstruction du sanctuaire ont été exécutés dans un laps de temps extraordinairement court : à peine un an ! Grâce aux nombreuses photographies exécutées avant le transfert, la petite église a pu être restituée dans sa pureté native. Seul, le clocheton, à peu près détruit depuis quelques années, a été complètement refait.

Précisons que ce travail, si rapidement et si habilement mené à bonne fin, n'a pas été sans difficultés. L'édifice mesure, en effet, 30 mètres de long, 10 de large et possède un bas-côté. Le poids total des pierres de taille déplacées (les piliers étaient en pierre de taille) a dépassé 600 tonnes.

Il y a quelque temps, Mgr Duparc, accompagné du clergé de Scaer et de Grand-Ergué, a béni l'église ressuscitée, qui a pris pour patronne sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ainsi le passé s'enchaîne au présent par une guirlande de roses et la grâce de la petite âme de Lisieux aujourd'hui si rayonnante.

UNE COLLECTION D'ALMANACHS

On sait que la Collection des Almanachs d'Henri Lavedan a été dispersée aux enchères le 1^{er} février dernier. Le succès qu'avait rencontré la reproduction, dans *L'Illustration*, de ces petits livres n'a pas été moindre à la vente, où les amateurs se disputèrent ardemment ces précieux chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle. Le montant de la vente s'éleva à la jolie somme de 605.170 francs pour 207 almanachs.

Nos lecteurs seront curieux d'apprendre quels prix ont atteints certaines pièces que nous avons reproduites, le 21 janvier, et qui sont parmi les plus élevées des enchères. (Page 1), *Recueil général des Costumes et des Modes*, 15.200 francs ; le *Petit joli almanach de dames*, 4.020 francs. — (Page 2), le *Calendrier de la Cour 1785* et le *Kalendario en Madrid*, 6.000 francs chaque ; le *Calendrier de la Cour* aux armes de Marie-Antoinette dauphine, 16.100 francs ; l'*Etui* aux armes de Marie-Antoinette, 16.100 francs. — (Page 3), les *Plaisirs de la ville et de la campagne*, 6.600 francs ; *Calendrier de la Cour 1774*, 7.000 francs ; le *Trésor des devinations*, 6.200 francs ; *Etranges mignonnies*, avec profil de Louis XVI, 6.750 francs. La plupart des autres ont atteint les chiffres de 3.000 à 6.000 francs.

ERRATUM

Une coquille typographique a altéré le sens de la légende d'une des gravures sur les inondations de Londres parues à la dernière page du numéro du 14 janvier. Du quai de Grosvenor road, il est, en effet, impossible d'apercevoir la Tour de Londres ; il s'agissait, en réalité, de la tour du *Parlement* de Londres.



Mgr Ruch remettant la Légion d'honneur à Mgr Ginisty, évêque de Verdun.



Après la cérémonie officielle : Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, et Mgr Pelt, évêque de Metz.

L'ÉVÊQUE DE VERDUN A L'HONNEUR

Une belle et symbolique cérémonie à Verdun cette semaine : M^{sr} Ruch, l'évêque de Strasbourg, accompagné de M^{sr} Pelt, évêque de Metz, remettait à M^{sr} Ginisty, l'évêque de Verdun, dont on connaît l'admirable conduite pendant la guerre, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Ainsi se trouvèrent réunis, autour du glorieux prélat qui représentait dans cet inoubliable Verdun un des aspects de notre résistance et de notre victoire, les deux pasteurs qui sont les chefs des deux provinces si glorieusement mais si chèrement reconquises.

LE PONT SUSPENDU DE PORT-A-L'ANGLAIS

On vient de livrer à la circulation le pont suspendu établi à Port-à-l'Anglais pour relier les communes de Vitry et d'Alfortville. Ce pont traverse la Seine immédiatement en amont du barrage, au point où le fleuve se partage entre la grande passe du déversoir, large de 125 mètres, et deux écluses (une sur chaque rive) ; il présente des dispositions spéciales dues à l'obligation d'établir ses supports sur les terre-pleins des écluses afin de ne gêner ni les besoins de la navigation, ni l'écoulement des eaux de crue. Une fois de plus, les ingénieurs nous indiquent que, grâce aux progrès de la technique, les ponts suspendus présentent aujourd'hui une sécurité qui permet de les employer dans la plupart des cas où l'on hésite à engager la dépense très supérieure qu'exigent les autres ponts. Les ponts suspendus classiques sont constitués par des câbles paraboliques qui se balancent entre deux pylônes et le long desquels pendent des tirants supportant le tablier. Au passage d'une charge, la courbe de ces câbles subit des déformations successives qui impriment au tablier des oscillations désagréables et imposent une grande fatigue aux divers éléments du pont. D'autre part, à l'origine, les extrémités des câbles étaient noyées dans des puits qui, si soigneusement qu'ils fussent bourrés de maçonnerie ou de béton, pouvaient toujours laisser passer assez d'humidité pour oxyder le métal.

Depuis longtemps on a trouvé moyen de parer à ces divers inconvénients, et le pont suspendu de 160 mètres de longueur, construit en 1912 sur les gorges

du Rhumel, à Constantine, sous la direction de M. Boissier, ingénieur en chef, est encore considéré, aujourd'hui, comme un des plus stables du genre.

Il y a une vingtaine d'années, le commandant du génie Gisclard imagina une formule de pont suspendu présentant une rigidité telle qu'elle fut employée pour le pont de la Cassagne où passe la ligne de chemin de fer de la Cerdagne française. Ce système a été également adopté à Port-à-l'Anglais. Les ponts de ce genre, basés sur le principe de l'indéformabilité des triangles, sont suspendus à des fermes triangulées constituées par des câbles articulés à leurs points de jonction qui forment des « nœuds » d'où partent les tiges, elles-mêmes articulées, qui accrochent le tablier. On augmente la rigidité au moyen d'une suspension auxiliaire formée de câbles tendus d'un

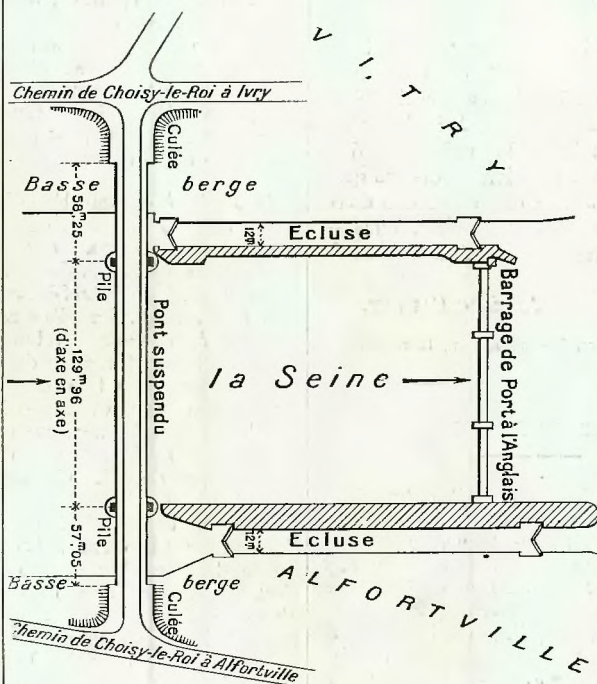
pylône à l'autre et qui, supportant les câbles inclinés, diminuent leur courbure. On obtient ainsi un ensemble géométriquement indéformable, ne subissant, comme les ouvrages en métal laminé et rivé, que les déformations minimales dues à l'élasticité du métal. Enfin la stabilité est encore accrue par deux poutres de rive remplaçant les anciens garde-corps, auxquelles est fixé le tablier, et qui, à Port-à-l'Anglais, mesurent environ 2 mètres de hauteur.

Le nouvel ouvrage comporte deux piles distantes d'environ 130 mètres d'axe en axe, auxquelles s'accrochent une travée centrale de 124 mètres et des travées de rive de 52 et 54 mètres. Ces piles ont 52 mètres de hauteur, 37 mètres au-dessus du plan d'eau. Chacune d'elles a été fondée à l'air comprimé sur deux caissons en béton armé, indépendants l'un de l'autre, accolés aux terre-pleins des écluses et sur lesquels s'élèvent des piliers réunis par une voûte qui supporte la chaussée. Ces piliers se prolongent en élévation de manière à former un portique dont la partie supérieure supporte les chariots de dilatation des câbles. Les extrémités des câbles sont amarrées dans des galeries où elles restent facilement accessibles.

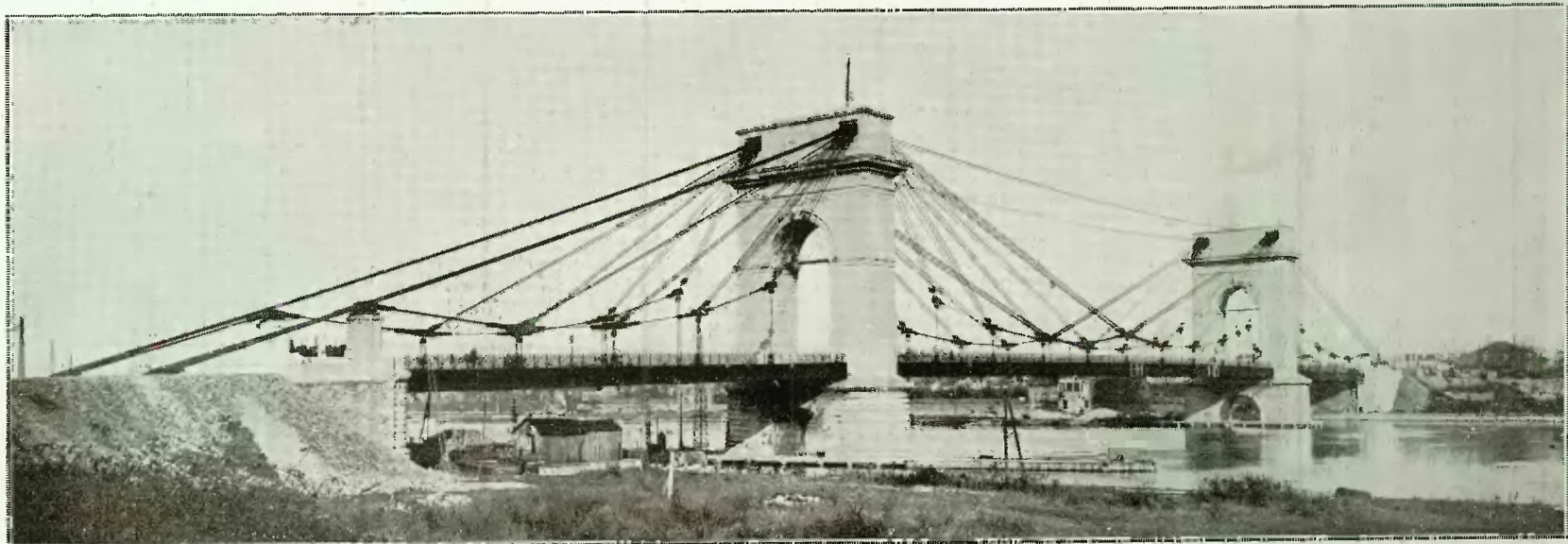
Le pont de Port-à-l'Anglais, qui rendra de grands services aux riverains, apporte, dans un paysage assez aride, une note plutôt élégante. Sa construction, qui avait commencé en 1912, a été successivement dirigée par M. Mayer, inspecteur général des ponts et chaussées, puis par MM. Levailant et Châlon, ingénieurs en chef. — F. H.

A PROPOS DU PONT DE LA TOURNELLE

Dans un récent article (numéro du 17 décembre 1927) consacré au nouveau pont de la Tournelle qui est caractérisé par un surbaissément lui donnant une silhouette fort élégante, nous indiquions le pont de Glasgow comme le plus surbaissé des ponts en béton armé existant actuellement en Europe. On nous fait observer que le record en la matière appartient aux ingénieurs français. Les ponts de Veudre et de Boutiron, sur l'Allier, construits en 1909 et 1911 par les entreprises Mercier et Limousin, en appliquant le procédé de décintrement de M. Freyssinet, présentent des surbaissements de 1/14 et de 1/15, alors que le surbaissement du pont anglais ne dépasse pas le 1/14. Dans le pont plus récent de Châtel-de-Neuvre, également sur l'Allier, le surbaissement atteint 1/12 et reste supérieur à celui du pont de la Tournelle (1/11).



Emplacement du pont suspendu en amont du barrage de Port-à-l'Anglais.



Le nouveau pont suspendu de Port-à-l'Anglais, sur la Seine, reliant Alfortville à Vitry.